

N° 222

3 Septembre 1932

1 fr. 50

Cinquième Année

MONDE

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL
D'INFORMATION
LITTÉRAIRE / ARTISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE



DANS CE NUMÉRO

Au Congrès Mondial d'Amsterdam
Deux voyages aux pays d'outre-mer
Amérique contre Japon
Une éclipse totale de soleil, etc...

Directeur : HENRI BARBUSSE
Rédacteur en chef : LÉON WERTH

Comité directeur : ALBERT EINSTEIN, P. FIREMAN, M. GORKI, M. MORHARDT
UPTON SINCLAIR, MANUEL UGARTE, MIGUEL DE UNAMUNO

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ : 50 RUE ÉTIENNE-MARCEL PARIS (2^e) TEL. CENTRAL 14-76 et 13-22

BREVES CHRONIQUES DE LA VIE BOURGEOISE...

Le pays de la vertu

C'est de la France qu'il s'agit.

L'Echo de Paris s'indigne violemment contre une de ces laides affiches pornographiques annonçant des spectacles de bas étage sur les murs de Paris. Soit.

Mais l'inénarrable Echo remarque bizarrement :

L'étranger veut ignorer que l'immense majorité de la population est saine et que les manifestations sadiques et sacrilèges de l'ordre de celle que nous relevons aujourd'hui sont le fait de quelques métèques jaloux du vice et qui vivent à ses dépens.

Comme chacun sait, il n'y a pas, en France, de « fournisseurs » pornographiques ; les chansons bien françaises des music-hall égrillardes en font foi.

Comme en témoignent aussi les désolantes revues à « sex-appeal », Folies-Bergères, et autres productions du français M. Lemarchand, qui porte bien son nom...

Pour être « cochons », il n'y a que les « métèques »...

Pour lui seulement...

Voici la nouvelle d'importance qui nous arrive de Rome :

Dans sa dernière circulaire aux secrétaires fédéraux, M. Starace, secrétaire général du parti fasciste, interdit que les hautes personnalités du parti soient saluées par des cris. Seul, le Duce a droit à cet enthousiasme.

On sait qu'il y a quelques mois, l'interdiction avait été publiée d'inscrire sur les murs, d'imprimer ou de crier, en manifestation de sympathie, d'autres mots que : « Vive le Duce ! »

C'est plus de l'amour, c'est de la rage.

Tardieu prend le voile...

Qu'on ne s'affole pas... L'homme de la N'Goko Sangha n'a pas décidé de finir sa vie dans un couvent.

Non. Il s'agit de ceci : certains journaux, avec des trémolos dans la plume, nous racontent qu'une jeune mariée, dans le Midi où séjourne Tardieu, a voulu absolument lui offrir un morceau de son voile. Tardieu en fut ravi. Il est heureux qu'on ne lui ait pas offert la jarretière, selon le délicat usage si connu...

Mais, tout de même, il y a des femmes qui ont du vice...

Les chacals

Sait-on comment l'organe officiel de Hitler juge la pendaison au royaume de Horthy de deux honnêtes militants ouvriers, pour qui le monde civilisé intercédait en vain ?

De Salai et Furst, qui n'avaient commis d'autres crimes que d'être communistes, et qui sont morts vaillamment, pauvres comme ils avaient vécu, le journal d'Hitler écrit ignominieusement :

On trouva également chez les deux bolchevistes juifs arrêtés un riche butin d'articles en or. Des rasoirs mécaniques en or, des blaireaux aux manches en or, des articles cosmétiques français les plus chers, des bracelets en or et une liste des envois de dollars provenant de Moscou.

La Hongrie n'a donc rien fait d'autre que de rendre inoffensifs deux infâmes sujets juifs qui préparaient un coup d'Etat bolcheviste.

Cette exécution sommaire, les gens d'Hitler la saluent comme un exemple à suivre :

En tout cas, la Hongrie a appliqué la seule recette vraiment efficace, car à l'avenir les émissaires juifs de Moscou se garderont de faire des expériences dans la Hongrie de Horthy !

ET L'HEURE EST MAINTENANT VENUE POUR L'ALLEMAGNE, ELLE AUSSI, D'EN FINIR AVEC LES EMPLOYÉS D'UN ETAT ÉTRANGER... LEURS COMPLICES !

Et voilà ce que promet le Troisième Reich d'Hitler...

Le grand courage des gens du roi

Dans un doux paysage d'Ile-de-France, au milieu des bois de Bierville, une anodine manifestation pacifiste se déroulait.

Il y avait là des enfants français et allemands, jouant, dansant, faisant de la musique, et oubliant un moment la haine qu'on cultive entre les peuples.

On sait que nos « racistes » français, nationalistes ou camelots du roi, ne peuvent admettre, si faible soit-elle, la moindre démonstration pacifiste.

Et, tandis que sur une clairière, on parlait, chantait et dansait, soudain des détonations éclatèrent, une flamme s'éleva, l'herbe commençait à brûler sur la clairière. Il y avait là quatre cents enfants deminés, et deux mille personnes. Cris de frayeur, panique qui aurait pu être désastreuse. Quelques enfants, déjà, sont brûlés. On s'élance à la poursuite de quelques individus qui courent. Déjà, ils ont bondi dans une auto. Toutes les précautions ont

été prises : la route est barrée d'une chaîne d'acier munie d'un cadenas.

Et la feuille de Daudet triomphe, exalte en termes d'épopée ce piteux exploit : des pétards lancés contre des enfants, quelques gosses blessés, et la fuite éperdue des « héros ».

Voilà !

C'est à quoi se réduit le courage des gens du roi ; s'attaquer là où ils sont sûrs de ne trouver aucune résistance... Une fois de plus, répétons que ces petits messieurs ne se sont jamais attaqués à une assemblée de travailleurs. Et pour cause : On se souvient encore des magistrales corrections appliquées aux camelots, avant la guerre, par les groupes républicains et socialistes.

Ils préfèrent — on comprend ça — aller à Bierville qu'à Belleville...

Un seul mot pour ces bons Français : LACHES !

La morale...

Ce monde, comme chacun sait, est le monde de la morale. Qu'on en juge...

Le gouverneur de la Flandre Occidentale, M. Janssens de Bisthoven, s'élève contre le libéralisme des plages et déclare dans une circulaire officielle :

Dans cet ordre d'idées, il est hautement souhaitable de charger de la police des mœurs un ou plusieurs agents — de préférence pères de famille — placés sous la direction personnelle du commissaire de police et, au besoin, sous votre propre contrôle. Vous apprécierez de même s'il n'échet pas de leur prescrire d'exercer leur surveillance aussi bien à la plage que dans les dunes en tenue civile ; il vous appartient aussi, au cas où l'effectif de la police locale est insuffisant, de requérir l'assistance de la gendarmerie pour l'organisation d'un service de surveillance spécial.

Ce mouchardage spécial ne manque pas de saveur... Mais si l'on envoyait ce gouverneur au bain ?

Nous voici rassurés

Une funeste nouvelle avait couru le monde : M. Hoover serait ruiné. Mais voici qui nous rassure :

« New-York, 16 août. — M. Rickard, agent financier du président Hoover, a démenti une information publiée par la revue Fortune, suivant laquelle la fortune du président, qui était estimée à 800.000 livres sterling, n'était plus maintenant que de 140.000 livres par suite du krach du marché des valeurs et de l'insuccès d'un journal de Washington dont il est propriétaire.

M. Rickard déclare que la fortune du président a été placée il y a onze ans en valeurs sûres et n'a pas été affectée par la dépression. »

Ouf !

Gabriel et la stratosphère

Il y avait bien longtemps que l'on n'avait entendu parler du fumeur poète Gabriele d'Annunzio. Rallié au fascisme, comme chacun sait, Gabriele ne se manifeste que dans les grandes occasions, par

Il a donc éprouvé le besoin d'envoyer à l'homme de la stratosphère une adresse en français, dont il suffit, sans commentaires, de citer quelques morceaux de choix.

Ça commence ainsi :

Descendu de la stratosphère hostile en vue de ce lac soumis, pourquoi avez-vous soudain pensé à moi comme à un frère secret ?

Mais il y a mieux :

Ainsi, héros attentif et inébranlable, vous avez démontré — contre ce paresseux phraseur de La Rochefoucauld — que l'on peut regarder fixement le soleil et la mort. En même temps, vous dédaignez de regarder la gloire. Et vous mêlez quelques fils d'herbe italienne à un fruit bleuet et à un morceau de pain rassis. Je vous offre bien frappée une image aquilina, qui désormais par vous tombe en désuétude.

On verra d'ailleurs ici, pour témoigner de son authentique délire, le fac-similé de l'autographe du poète.

Et fait d'image bien frappée, comme il dit, nous pensons qu'il y a autre chose que l'image...

*Je vous offre
bien frappée une image
aquilina, qui désormais
par vous tombe en désuétude.*

*Mais le mot qui l'illustre
semble vous appartenir :
Pur alto e
pur oltre.*

« Plus haut et plus

un de ces messages inouis dont il a le secret.

L'exploit du professeur Piccard ne pouvait laisser indifférent l'aviateur au langage épique.

*déstin - veuillez
me prendre comme
un sac de lest à jeter
le premier ou le dernier.*

*Veuillez m'empêcher
de mourir entre deux
draps honteux, dans
le masme qui sert
d'esprit et dans la
néphite qui sert d'âme*

*à tous les bipèdes
humains.*

Quies in sublimi.

*Adieu. Et sans
adieu.*

Tout à vous

Gabriele d'Annunzio

Le Victorial : 19. VIII. 1932.

Autour

du Congrès Mondial

Dans son discours d'ouverture du Congrès contre la guerre anti-impérialiste d'Amsterdam, Barbusse a cité des passages émouvants des luttes d'adhésions individuelles.

Un malade, gazé de guerre, cloué quelque part dans un sanatorium, disait : « Je vous apporte mon fantôme ! » Un autre ancien combattant, blessé de guerre, écrivait : « Nous sommes avec toi, nous qui fûmes les jeunes soldats de la grande guerre, nous qui n'avons jamais eu vingt ans. »

**

Au pays des sectes religieuses, des partis innombrables, des syndicats divisés en multiples tronçons, un Congrès de cette importance devait provoquer de vives discussions. Le Hollandais aime la discussion, il aime « debatteeren ». Aussi, devant le local du Congrès, pendant plusieurs jours, des groupes passionnés d'ouvriers opposèrent avec passion leurs points de vue. Le sol était jonché de tracts déchirés par les communistes, et qui exposaient les thèses des syndicalistes, socialistes-révolutionnaires, trotskistes, communistes-ouvriers, communistes-ouvriers dissidents, anarchistes-antimilitaristes.

Le papier imprimé ne suffisant pas, des militants avaient, pendant la nuit, mobilisé l'asphalte. Les inscriptions à la chaux, au milieu des rues, glorifiaient tour à tour Trotzky ou Staline.

Résistance

Une organisation de Marseille, la Ligue Internationale des Jeunes contre la Guerre, nous communique la lettre suivante qu'elle vient, comme notre ami Gérin l'avait fait, d'adresser à M. Paul-Boncour :

Le 14 août 1932,

A Monsieur Paul Boncour,
Ministre de la Guerre,
Paris

Monsieur,
La Ligue Internationale des Jeunes contre la guerre a cru devoir prendre l'initiative de cette pétition. Elle en assumera les responsabilités.

NOTRE AMI, CHARLES LAUNAY, 21 ANS, EST, DEPUIS LE 21 JUILLET, DETENU A LA PRISON DU CHERCHE-MIDI, PARCE QUE SA CONSCIENCE NE LUI PERMET DE FAIRE UN SERVICE MILITAIRE.

Il sert ainsi la plus noble des causes humaines : il est une victime de la paix, c'est pourquoi nous sommes avec lui, nous protestons énergiquement contre son incarcération, et nous ne tolérerons pas qu'il soit condamné, nous nous élevons, et nous ferons partager notre indignation, contre toute espèce de jugement à l'égard d'un homme qui travaille pour l'humanité.

Nous sommes décidés à accomplir tout notre devoir de solidarité et si, malgré ces efforts, Launay était frappé, le 20 août, nous nous ingérierions, de toutes nos forces, à le sauver.

Suivent des signatures de jeunes et de personnes sympathisantes de notre ville.

Une solution

De notre Animalier toujours rayonnant de crétinisme :

Au lieu de mettre leurs pantoufles et de fumer leur pipe, les bourgeois devraient faire un petit effort : qu'ils aillent, après leur dîner, prendre part aux entretiens politiques des jeunes hommes de la classe ouvrière.

Autour d'une carafe de bière, en échangeant des idées, qui sait si, par des concessions mutuelles, bourgeois et ouvriers n'arriveraient pas à s'entendre sur un programme d'ordre et de bon sens ?

L'idée vaut la peine d'être examinée attentivement.

Mais bien sûr...

MANIOC.org

ORKidé

CONTRE LA GUERRE

Au Congrès Mondial d'Amsterdam



Amsterdam, 29 août.

(De notre envoyé spécial)

Par l'enthousiasme qui s'y est manifesté, la séance d'ouverture du Congrès mondial contre la guerre rappelait celle du Congrès contre l'Impérialisme colonial de 1926, à Bruxelles. Au moment où le monde entier avait les yeux fixés sur la lutte de la jeune Chine contre l'impérialisme coalisé, des centaines de délégués de toutes races avaient afflué à Bruxelles pour affirmer leur commune volonté de libération. Dans la grande salle du Palais d'Egmont, la délégation chinoise était la plus nombreuse et la plus passionnée. Aux moments les plus pathétiques de ce Congrès, on sentait qu'une grande force était là qui aurait pu grandir et changer la face du monde.

Barbusse présidait le Congrès du Palais d'Egmont. C'est lui qui ouvrit, le 27 août, la première séance du Congrès d'Amsterdam. Plus de deux mille deux cents délégués se pressaient dans le vaste hall du salon de l'Auto, le « RAI-Gebouw ». Plusieurs centaines de Français et d'Allemands, des centaines d'autres venus de tous les pays d'Europe et d'Amérique à l'appel de Barbusse et de Romain Rolland. Ouvriers et intellectuels, communistes pour la plupart, ou membres des syndicats révolutionnaires. Mais aussi, malgré l'interdit jeté par les partis socialistes,



beaucoup d'affiliés à la II^e Internationale, des communistes-trozkistes, des autonomistes alsaciens, des pacifistes libéraux, des nationalistes-gandhistes, des intellectuels qui ne se réclament

d'aucune tendance précise. Tous unis dans la haine de la guerre.

Dès l'ouverture de la première séance, quand les membres du Comité d'Initiative et du « praesidium » prirent place sur l'estrade, salués par une vibrante Internationale, la composition de ce « praesidium » permettait de constater quel retentissement l'appel de Barbusse et de Romain Rolland avait eu en dehors des milieux communistes. Retenu en Suisse par son état de santé, Romain Rolland n'était pas là. Gorki n'était pas là, ni les autres délégués soviétiques : le gouvernement hollandais leur avait refusé le visa. Mais autour de Barbusse qui présidait, à côté des communistes Munzenberg, Cachin, Smeral, Katayama, des hommes comme V. Patel, le général von Schœnaich, Lehmann-Russbüldt, Sherwood Anderson, Masereel, Dana et Mme Karin Michaelis, affirmaient par leur présence leur volonté de créer un grand front de lutte contre la guerre.

Le discours de Barbusse

Salué avec enthousiasme, puis écouté avec attention par l'unanimité de l'assemblée, Barbusse, dans son discours



d'ouverture, insista sur la nécessité de donner au Congrès un caractère de stricte sérénité et de fraternelle collaboration entre les diverses tendances.

Le Congrès qui commence aujourd'hui, dit-il, est un Congrès ouvert, et c'est aussi un Congrès libre. Nous sommes réunis ici, non pour étouffer la discussion, mais au contraire pour l'approfondir autant qu'il se peut dans les jours où nous sommes. Je ne me permettrai pas d'indiquer au Congrès, seul maître de lui-même, la façon dont il doit procéder pour conclure sur les données de son programme, son programme, à savoir les moyens efficaces de lutte contre les dangers immédiats de guerres impérialistes. Mais je suis certain d'être votre interprète à tous en disant que si des discussions s'ouvrent, elles seront exemptes de sectarisme et de parti-pris, et uniquement guidées par les exigences criantes des immenses intérêts qui sont en cause dans cette veille de catastrophe universelle où nous nous débattons. Nous n'avons tous ici qu'un seul et même but : chercher et trouver des moyens d'action effectifs et positifs, car c'est ce caractère positif qui

fait la loyauté et la dignité de notre conception de guerre à la guerre.

« Je dirai aussi : nous devons n'avoir tous ici qu'un seul et même désir : conserver au Congrès sa sérénité au-dessus des partis, ne pas permettre qu'il dégénère en champ clos de lutte politique, ne pas permettre que s'y manifeste la main-mise ou la tentative de main-mise



d'un parti ou d'une fraction. C'est plus haut que nous devons à tout prix nous placer et nous maintenir. »

Le message de Romain Rolland

Le message de Romain Rolland, lu par Mme Duchesne et unanimement applaudi, exprimait les mêmes préoccupations :

« Nous sommes venus, sous cette bannière — une armée des hommes et des femmes de toute la terre — pour déclarer, pour imposer la paix au monde. Et cette armée est faite d'éléments très différents. Nous avons, les uns et les autres, notre doctrine et notre tactique de partis ou de sans-parti. Nous ne les mettons pas ici en question. Pour notre campagne d'aujourd'hui au but précis : « Guerre à la guerre ! » ce qui nous importe, ce ne sont pas les uniformes de nos Confédérés. Nous n'avons à considérer que leur franchise, que leur intrépidité, que leur dévouement absolu à la grande cause qui nous unit. Ceux qui se montreront les plus énergiques dans le combat, ceux qui seront prêts aux plus



ardents sacrifices pour briser l'ennemi commun, ceux-là, quels qu'ils soient, nous les suivrons...

Chacun de nous, chaque parti, apporte ses armes, sa tactique. Confrontons-les ! Tâchons de coordonner ensemble tous les sincères dévouements ! Dans l'action générale, il y a place pour bien des actions particulières, pourvu que toutes convergent au même but. Le refus de service pour objection de conscience est une sape à la forteresse du même ennemi, que les armées prolétariennes vont assaillir en bataille rangée. Le combat de masse n'exclut pas l'utilisation parallèle des énergies individuelles. Une armée, dont les fronts de

bataille s'étendent à toute la terre, doit, en coordonnant son action générale, admettre que chaque front ait sa liberté propre d'action. Les formes de l'action varient avec celles que leur oppose l'adversaire, sur chaque front.

Des orateurs de toutes tendances prennent la parole

Le Congrès entendit un grand nombre de discours communistes. Ils développèrent tous, à peu près, le même thème : la guerre, danger immédiat ; l'U.R.S.S. menacée ; la nécessité d'une action commune des ouvriers et des intellectuels contre l'impérialisme. Mais si les orateurs des partis communistes ou des organisations de tendances communistes furent salués par de vibrantes Internationales, il faut dire qu'un nombre considérable de délégués non communistes se sont exprimés devant une salle tout aussi attentive et tout aussi prompte à manifester son enthousiasme.

Il n'y eut qu'un seul incident passionné provoqué par l'intervention d'un délégué de l'opposition communiste de gauche qui avait défendu la tactique proposée par Trotzky : l'appel, pour une action commune, à tous les partis, à toutes les organisations ouvrières, à toutes les Internationales. Cette intervention provoqua une vive réaction des délégués communistes français et allemands surtout.

Parmi les délégués non communistes qui prirent une part active non seulement aux séances publiques, mais aux travaux du Congrès, il faut signaler le leader du mouvement nationaliste hindou Valabhai Patel. Patel appartient à un parti qui combat le communisme aux Indes. Il fit devant le Congrès l'éloge de Gandhi. Patel, cependant, sans être mandaté par le Congrès National hindou, n'a pas hésité à répondre à l'appel de Barbusse et Romain Rolland. Et chaque fois qu'il a pris la parole, ce fut pour affirmer son désir de lutte contre



l'impérialisme sans adhérer aux conceptions anticapitalistes du mouvement révolutionnaire international.

Il y eut aussi un message d'Albert Einstein que Barbusse commenta en soulignant l'appel à l'union qu'il contenait. Un discours de la romancière da-

Il ne nous manque plus que 19.000 fr. Amis lecteurs, hâtez-vous de souscrire. Les 50.000 fr. doivent être atteints avant le 30 septembre.

Au Congrès Mondial d'Amsterdam (suite de la page 3)

noise Karin Michaëlis, qui insista sur la tâche des éducateurs de tous les pays dans la lutte contre le chauvinisme. Des interventions des pacifistes allemands Otto Lehmann-Russbüdt et général von Schoenaich. En ce qui concerne particulièrement la France, il convient de signaler les discours du délégué de la Ligue des Droits de l'Homme, du représentant du Syndicat National des Instituteurs et du député autonomiste alsacien Dahlet.

Tous ces orateurs indiquèrent qu'ils ne sont pas communistes. Dahlet fit des suggestions d'ordre pratique : la création d'un manuel d'histoire internationale pour l'enseignement, la constitution, à la suite du Congrès, d'une assemblée régulière qui serait comme les Etats Généraux des Peuples opposés à la S.D.N et enfin la proclamation d'une Charte des Peuples, une sorte de Déclaration des Droits de l'Homme impliquant le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

Quant à Delmas, venu à Amsterdam avec l'assentiment d'une organisation groupant 80.000 éducateurs de la C.G.



T., il affirma vouloir se placer au-dessus de l'absurde division qui déchire le prolétariat pour unir les efforts de tous ceux qui tentent d'empêcher une nouvelle guerre. Il souligna que cette union se réaliserait si toute équivoque était écartée et si l'on pouvait éviter tout soupçon de manœuvre de l'Internationale Communiste. Et il proposa la constitution d'un Comité tripartite avec la participation de représentants de l'Internationale Ouvrière Socialiste, de l'Internationale Communiste et des grandes associations pacifistes.

Une résolution des délégués socialistes

Les délégués socialistes des différents pays étaient au nombre de près de trois cents. Il y avait les députés français Planche et Monnet, représentant des associations d'anciens combattants. Poupy, de la quinzième Section S.F.I.O. de Paris, Georges Michon, d'autres encore. De Suisse, Léon Nicolle ; de Belgique, le docteur Marteaux.

D'accord pour regretter les polémiques qui ont précédé le Congrès, ainsi que

la décision de l'Internationale Socialiste, ces délégués ont pris contact, ont examiné ensemble la possibilité de coordonner leur action et ont voté la résolution suivante :

Les camarades membres de la II^e Internationale, au nombre de 291 délégués par diverses organisations au Congrès Rolland-Barbusse contre la Guerre, les 27, 28 et 29 août 1932,

Regrettent l'absence des dirigeants de l'I.O.S. à cette manifestation historique internationale,

Et décident de travailler avec ardeur pour faire triompher, à l'intérieur de leurs sections respectives, leur volonté de réaliser le front unique contre la guerre et pour la défense de la Révolution russe.

Ils considèrent que la guerre ne sera rendue impossible que par le renversement du capitalisme.

Ils repoussent toute idée de défense nationale en régime capitaliste.

Au cas où les efforts du prolétariat mondial uni contre la guerre impérialiste ne réussiraient pas à l'empêcher, ils s'engagent à mettre tout en œuvre pour la transformer en guerre de classe, pour la prise du pouvoir par les ouvriers et paysans.

Ils expriment, en outre, leur volonté de travailler sans relâche à la libération des peuples coloniaux.

Un manifeste Un Comité permanent

En conclusion aux débats du Congrès Barbusse, le dernier jour, lut un manifeste dont nous publierons le texte ultérieurement. Ce document fait ressortir



l'impuissance de la S.D.N. et la nécessité d'abolir le capitalisme, si l'on veut supprimer les dangers de guerre.

Le Congrès, déclare le manifeste, ne s'arrête pas aux divergences politiques et idéologiques des délégués qui le composent. Il se place sur le terrain des faits. La guerre se prépare ouvertement en Extrême-Orient et l'U.R.S.S. est directement menacée. Le traité de Versailles,

d'autre part, et l'oppression coloniale, sont des sources de nouveaux conflits. C'est en les combattant qu'on luttera contre la guerre.

Ce manifeste fut adopté à l'unanimité moins les six voix des délégués trotskistes français.

Il fut ensuite décidé de constituer un Comité international permanent de lutte contre la guerre. Il aura pour tâche de continuer l'œuvre du Congrès, de répandre son manifeste, de réunir des informations sur les dangers de guerre, de démasquer les manœuvres nationalistes dans tous les pays, de défendre l'U.R.S.S.

Ce Comité se compose de Maxime Gorki, Schwernik, Stassova (U.R.S.S.), Barbusse, Romain Rolland, Mme Duchêne, Marcel Cachin, Poupy (France) ; Einstein, Heinrich Mann, Munzenberg, von Schœneich (Allemagne) ; Tom Man (Angleterre) ; Dreiser, Dos Passos, Sherwood Anderson, Dana (Etats-Unis), et pour les autres pays : V. Patel, Mme Sun Yat Sen, Karin Michaëlis, Martin Andersen-Nexö, Katayama, Smeral, Germanetto, Miglioli, etc.

Le Congrès adopta ensuite un certain nombre de résolutions contre la terreur blanche, pour la lutte des peuples opprimés, pour la libération de Ruegg.

Discours de clôture de Barbusse

Après l'élection de ce Comité, Barbusse, acclamé avec enthousiasme, prononce des paroles de clôture dont nous détachons le passage suivant :

Nous n'étions pas assemblés dans cette vaste enceinte pour chercher des formules ingénieuses ménageant une unité factice. Nous n'étions pas non plus rassemblés ici pour ne faire qu'une manifestation de nombre, quoique déjà cela soit beau et même redoutable. Nous nous sommes réunis ici, les hommes de bonne volonté, ou plutôt, les hommes de volonté, pour discuter clairement et à ciel ouvert sur la levée en masse contre la guerre, et avant tout, pour placer le drame des massacres collectifs là où il doit être placé dans le chaos social contemporain.

C'est parce qu'il a eu ce caractère, que ce Congrès est un grand Congrès, un Congrès historique.

C'est pour cela, plus encore que par la multitude magnifique des foules qui s'étaient ralliées à notre voix.

Il n'est pas difficile, camarades, de réaliser des semblants d'unanimité. Quand on se contente de crier : « A bas la guerre ! », on a tout le monde avec soi, même les fauteurs de guerre ! Mais quand on a crié cela, on n'a rien dit. On n'a rien dit parce qu'on n'a rien fait. On ne commence à agir que lorsqu'on s'attaque non seulement aux conséquences d'un état de choses, mais à ses causes. En ne s'attaquant qu'aux conséquences, le temps passe, les générations s'usent et les hommes meurent. C'est un travail épuisant et tuant, tant que les causes subsistent.

Ce Congrès aura eu la gloire, et, je

répète le mot dont je me suis servi en ouvrant ces solennelles assises, la dignité, d'aborder de face et directement la question de la guerre ; et écartant le piège monstrueux du pacifisme officiel, écartant tout ce qu'il peut y avoir de mirage et de détournement des forces saines dans les solutions théoriques fabriquées par l'esprit au-dessus des choses, écartant tout sophisme paralysant de compromission et d'accommodement — de ramener la question de la guerre sur la terre et au milieu de la misère saignante des hommes ; de dire qu'elle est liée à la question sociale et que sa solution est liée à celles qui résolvent logiquement et fatalement la question sociale, par l'action socialiste et révolutionnaire.

L'adoption de notre manifeste d'action marque brutalement la fin de la période utopique du pacifisme.

A cause de cela, ce Congrès sera une date dans l'histoire de la lutte des opprimés et des exploités contre leurs ennemis, de la lutte des prolétariats, des peuples, contre leurs ennemis — à une époque où leurs ennemis installés provisoirement en haut agissent à la fois par la violence et par la comédie. Lutte générale et aussi lutte immédiate.

Cette date est celle d'un commencement. Nous nous sommes ouvert la voie, et rien ne nous arrêtera plus désormais sur cette voie grande ouverte où nous continuerons, dans notre marche en avant, à faire appel à tous, comme nous l'enjoint notre manifeste.

AU TRAVAIL !

C'est par cette invitation : « Au travail et à demain ! » que Barbusse, à nouveau ovationné, salua les délégués qui allaient quitter Amsterdam. Après ces trois jours de vibrantes manifestations, chacun est rentré dans son pays, dans son organisation, pour entreprendre une tâche concrète que tous ont juré d'accomplir.

Dans la mesure où cette tâche se réalisera dans l'esprit d'union défini par Barbusse et Romain Rolland, un grand mouvement international prolongera les discours et le manifeste d'Amsterdam. Ce mouvement peut grandir et entraîner un nombre croissant d'organisations ouvrières, de militants et d'intellectuels, même dans les rangs de ceux qui ont cru devoir s'abstenir et combattre le Congrès d'Amsterdam. Il peut être comme l'a dit Barbusse, une levée en masse contre la guerre et aussi contre ses causes. L'esprit qui, pendant ces trois jours, animait la plupart des délégations ouvrières et les intellectuels présents au Congrès permet d'espérer qu'une action efficace et unitaire va se développer dans tous les pays.



Les armées rouges en Chine

LE SECRET D'UNE VICTOIRE AMÉRIQUE CONTRE JAPON

La Crise en Extrême-Orient

La cinquième campagne organisée par le Kuomintang contre les troupes rouges des régions « soviétiques » à l'intérieur de la Chine a complètement échoué. Elle avait pourtant été préparée plus soigneusement que les campagnes précédentes et avec un plus grand concours d'effectifs et de moyens d'attaque. Les raisons essentielles de l'échec des militaristes du Kuomintang et de la résistance des troupes rouges chinoises sont surtout politiques et sociales. Cela résulte nettement, entre autres, de cette correspondance envoyée de Nankin à un journal italien, la Gazzetta del Popolo. Son auteur est hostile au communisme, et nous avons traduit presque intégralement son article, pour ne rien enlever à l'originalité et à l'intérêt de son témoignage.

Les autorités de Nankin se montrent préoccupées du danger communiste et le général Tchang Kaï Chek s'entretient avec les chefs des provinces du Honan, du Houpé et d'Anhouei pour préparer une grande offensive. Officiellement on confirme que les troupes soviétiques sont formées par un certain nombre de brigands qui au début opéraient dans le Honan ; par un plus grand nombre de soldats

L'offensive d'avril

Dans la première quinzaine d'avril de cette année on réunit dans le Houpé une autre conférence pour la suppression du communisme. 122 délégués, venus des coins les plus éloignés de la région, y prirent part. On y prononça de magnifiques discours, dont les allusions poétiques rappelaient la grandeur de la Chine, et on organisa des nombreux banquets avec un menu interminable. La décision fut prise de rassembler 1.200.000 dollars mexicains pour commencer la campagne contre les rouges. A cette fin l'impôt sur les terres fut augmenté, et lorsque les troupes gouvernementales réussirent à occuper dans le Foukien les terres des rouges, les propriétaires exigèrent des paysans tous les impôts que ces derniers n'avaient pas payés dans la période précédente.

Les soldats du général Chiang Cheng (du Kuomintang) qui sont maintenant installés à Lunghai dans le Foukien ne font que réquisitions sur réquisitions. Arrestations continuelles et exécutions capitales, voilà le spectacle de tous les jours. On emprisonne les gens sous l'accusation d'appartenir à des cellules communistes et on leur demande une somme pour leur libération. Dans la plupart des cas, ces malheureux n'ont rien à faire avec le communisme. Celui qui n'a pas d'argent est naturellement exécuté. En coopération avec la gendarmerie locale féodale, les soldats vont à la recherche des jeunes filles des paysans, qui sont prises et vendues pour 15 et pour 16 dollars par tête.

Des soldats de ce genre ne peuvent inspirer aucune confiance, et c'est pour cela que le danger communiste peut réellement devenir grave. Il faut aussi tenir compte du fait que les soldats qui combattent contre les communistes ne sont pas payés depuis plusieurs mois et qu'ils vivent d'expédients.

Ils sont mal nourris, mal habillés : leur esprit militaire est déprimé. Les troupes soviétiques sont elles-mêmes formées de paysans pauvres, mal habillés et très mal armés, mais, par contre, ont plus de confiance parce qu'elles défendent leurs propres intérêts. Dans les rangs de chaque année il y a un certain nombre d'ouvriers et de mécaniciens sur l'expérience technique desquels tous les espoirs sont fondés. Les administrations au contraire sont confiées aux étudiants et aux intellectuels. Au cours de ces dernières années, un certain nombre d'étudiants, en rentrant des universités de Moscou, rejoignirent les districts soviétiques et s'y employèrent à différentes activités culturelles et politiques. Ceux qui opèrent dans le sud du Honan ont établi leur quartier général à Hou-Tchouan, qu'ils ont appelé « Nouvelle Moscou » ; d'autres dans le Houpé ont changé le nom de Houan-gan en celui de « Paix rouge ».

Le royaume de la terreur

Dans cette force les troupes des généraux du Kuomintang : Ma Mung Wei et Liou Chen Kua ont souvent attaqué les communistes, mais, inférieurs en nombre, elles n'ont pu faire grand chose. En dehors de ceux qui servent dans les armées rouges, les communistes ne portent pas d'uniforme. Ainsi les troupes gouvernementales ne réussissent pas à distinguer les communistes des simples paysans. Lorsqu'elles arrivent dans un endroit, elles ne voient que de pauvres paysans occupés dans les travaux des champs. Elles en tuent beaucoup, mais elles ne peuvent pas cependant les tuer tous, parce que sans cela il n'y aurait plus de gens pour cultiver la terre et payer les impôts.

Dans les districts soviétiques les terres des riches propriétaires ont été confisquées. Pour éviter toute activité réactionnaire les seigneurs sont expulsés des territoires. Au mois de janvier de cette année dans le sud du Kiangsi on a même organisé une banque des travailleurs et des paysans avec le minuscule capital de 20.000 dollars mexicains. Sur les billets sont reproduites la tête de Lénine et la barbe exubérante de Karl Marx.

La situation en Extrême-Orient est arrivée à une tension, qui peut produire d'un moment à l'autre des graves événements. En réalité, depuis leur brusque attaque contre Moukden en septembre dernier, les Japonais ont instauré en Extrême-Orient l'état de guerre. Le programme soumis par le ministre Tanaka à l'Empereur est en cours d'exécution, même dans ses moindres détails.

La publication du rapport de la commission Lytton a exaspéré les dirigeants japonais. Il y a de quoi, du reste. Les conclusions de ce rapport, sur lequel la presse a fait un silence presque complet, et dont on ne connaît pas encore en ce moment le texte intégral constituent un démenti sans appel aux mensonges par lesquels l'impérialisme japonais avait essayé de justifier sa politique en Mandchourie. Sans appel ? Du point de vue de la vérité historique, oui, mais pratiquement le Japon peut en appeler à deux instances différentes : la Société des Nations et la guerre.

Le Japon est décidé à quitter Genève, si la S.D.N. ne se désintéresse pas complètement de ce qu'il peut faire en Mandchourie, c'est-à-dire si elle ne désavoue pas la commission Lytton et le mandat même qu'elle lui avait confié. La S. D. N. est donc mise dans l'alternative, ou de voir partir le Japon, ou de se suicider. Si elle cède, chacun des gouvernements qui la composent, se prévalant de l'exemple japonais, n'aura qu'à menacer de s'en aller, pour avoir les mains libres et sauter par-dessus le pacte Briand-Kellog, chaque fois que bon lui semblera. La S.D.N. est dans cette situation dont parle l'ancien : pour vivre, elle doit renoncer à toute raison de vivre.

La Chine paraît connaître un nouvel accès de fièvre anti-japonaise, après le calme relatif qui avait succédé aux événements de Changhaï. C'est que le Japon n'a pas cessé de lui porter l'un après l'autre les coups les plus durs. C'est lui qui, en se servant du gouvernement fantôme de Moukden, essaye de briser toute liaison entre la Mandchourie et la Chine : après la constitution du Mandchou Kouo, les épisodes les plus saillants de cette opération ont été la saisie des entrées douanières au port de Daïren et l'invasion de la province chinoise de Jehol, qui vise à porter les frontières méridionales du nouvel Etat jusqu'au seuil de la Grande Muraille.

Le gouvernement du Kuomintang avait eu jusqu'ici une attitude d'extrême passivité, malgré cela, la grande presse française prend de plus en plus parti pour l'impérialisme japonais.

Le Temps en est arrivé à déplorer l'intervention de la S. D. N. et le Petit Parisien a affirmé que « les responsables de l'intervention niponne en Mandchourie sont les politiciens du Kuomintang » (10 août). Or, pendant le séjour de la commission Lytton au Japon le gouvernement de ce pays a repoussé l'offre chinoise de règlement, proposant de reconnaître tous les droits acquis par le Japon en Mandchourie et même ceux du fameux traité des vingt et une demandes.

Cela prouve d'un côté que le « patriotisme » du Kuomintang est très accommodant, et de l'autre que le Japon ne veut point seulement protéger en Mandchourie ses « droits » éventuels, ou même, les privilèges que les traités ont pu lui reconnaître, mais réaliser par la mainmise totale sur ce pays la première partie de son programme d'expansion asiatique.

Il est difficile de savoir ce qu'il y a de réel dans les dernières informations sur une prétendue attaque des troupes chinoises contre Moukden et à d'autres endroits du territoire occupé par les Japonais. Les dernières dépêches réduisent cela à d'infimes proportions, à l'incendie d'un hangar.

L'attitude du Japon vis-à-vis de l'U.R. S.S. dans toute cette dernière période a été de provocation systématique et de chantage. On sait que les groupements militaires qui ont renversé le cabinet Inoukaï en mai 1932 après en avoir assassiné le président, sont pour la guerre contre l'U. R. S. S., qu'ils voudraient éloigner du Pacifique. Cela rentre dans le programme non seulement des associations d'extrême-droite, comme le « Dragon noir », mais de l'état-major japonais lui-même, qui compte à cet effet, sur la collaboration des Russes Blancs.

Le quotidien catholique La Croix a fourni là-dessus des précisions aussi intéressantes qu'inquiétantes, précisions tirées



d'une conversation eue avec un ancien attaché d'ambassade de Tokio : « Il faut également considérer l'appoint des Russes Blancs qui se sont réfugiés en grand nombre à Moukden, à Chongtchoung, à Karbin, où ils dépassent 100.000, et qui sont des membres de l'aristocratie, des ingénieurs, des contre-maîtres, des industriels, etc., groupement d'élite que le Japon, comme l'écrit un journal tsariste, peut attirer dans son orbite pour reconstituer une Sibirie antibolchéviste. Appuyé sur cet Etat devenu libre, le Japon, de l'avis du général Araki, ministre actuel de la guerre et attaché militaire à Saint-Petersbourg, pourrait, non seulement converser plus librement avec l'Amérique, mais conger, sans être taxé d'utopie, à détacher la Transbaïkalie de la suzeraineté bolchévique et à amorcer la dislocation de l'U. R. S. S. »

Venons-en à l'Amérique. Celle-ci a depuis quelques mois fait passer dans le Pacifique sa flotte de l'Atlantique pour les grandes manœuvres. Les manœuvres ont pris fin, mais la flotte de l'Atlantique n'a plus traversé le canal de Panama. C'est ce que vient de souligner le comte Ushida, ministre des Affaires étrangères, en répondant à la Chambre japonaise à des interpellations sur la politique en Mandchourie.

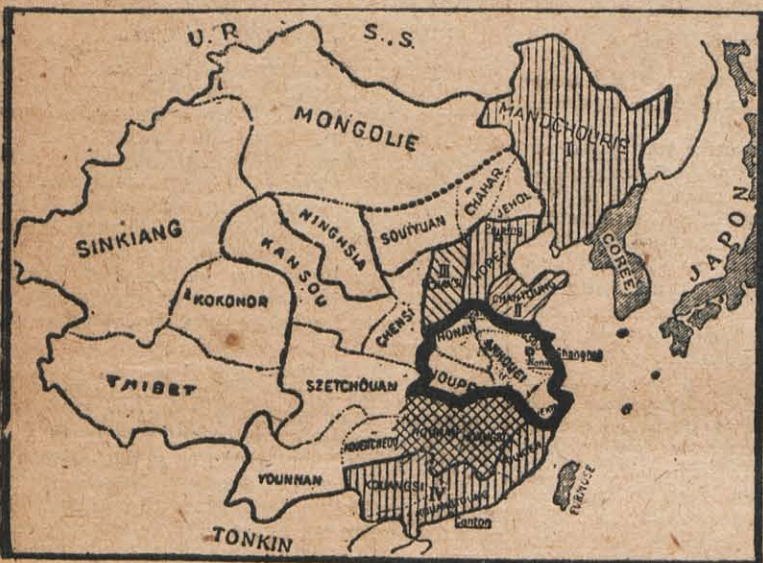
De toute évidence les Etats-Unis voudraient éviter la guerre. Ils escomptent encore la possibilité d'une démarche collective des puissances auprès du Japon, dans le genre de celle qui a permis la liquidation provisoire du conflit de Changhaï. C'est là le sens du discours de Stimson, affirmant la volonté de s'en tenir au pacte Briand-Kellog et d'en demander le respect par tous les signataires.

Mais jusqu'au la S.D.N. pourra-t-elle encore être utilisée dans le sens d'éviter un conflit armé ? On a quelques raisons de se montrer sceptique à cet égard, d'autant plus que le gouvernement japonais vient de souligner qu'il n'admettra aucune intervention et qu'il est décidé à aller jusqu'au bout.

Le Japon est dans une situation économique très difficile. La misère rurale et la dépression industrielle et commerciale y ont atteint un degré inouï. La mauvaise récolte du riz, base de la nourriture de la population nipponne, et la mévente de la soie, industrie principale du pays, ont aggravé la crise financière. Le Japon a dû abandonner de l'étalon-or en décembre 1931 et le déficit budgétaire, déjà très grave, s'accroît chaque mois d'une centaine de millions de francs pour les frais de l'occupation mandchourienne.

Les Etats-Unis, de leur côté, souffrent d'une crise que la hausse des valeurs boursières n'arrivera pas à remonter. Celui des marchés reste pour eux le problème essentiel. L'occupation japonaise en Mandchourie a déjà sérieusement frappé le commerce américain : ses importations, dans le premier semestre de 1932 n'ont été que d'un million et demi de dollars, contre 19 millions dans l'année 1929.

Conflit donc d'intérêts économiques, que la politique des impérialismes peut transformer en guerre ouverte. Il n'est que temps, pour la classe ouvrière et pour les pacifistes sérieux, de parer au danger.



déserteurs ; par des régiments gouvernementaux qui, s'étant mutinés, ont passé au grand complet aux communistes, auxquels ils ont apporté leurs armes et leurs munitions ; par des cadets de Whampoa et surtout par une majorité de paysans miséreux, qui en vue de la guerre civile se coalisent pour chercher une sorte de commune protection.

Les îles soviétiques

Les districts soviétiques n'occupent pas en Chine un territoire géographique uni. Ils existent dans six zones séparées par des couloirs qui tiennent encore les troupes gouvernementales. Les forces soviétiques comprennent en tout 150.000 hommes, armés de 100.000 fusils, d'un petit nombre de mitrailleuses et de quelques petits canons rouillés. Dernièrement, aux environs d'Amoy, les communistes capturèrent un aéroplane et pour l'amener sur leurs montagnes lui coupèrent les ailes, dans l'espoir enfantin de pouvoir l'utiliser ensuite.

On évalue à 50 millions la population qui vit aujourd'hui sous le régime communiste et on juge que la seule force de celui-ci est dans l'aide que les paysans sont portés à donner à leurs propres soldats lorsqu'ils sont menacés par les troupes gouvernementales.

Le Kuomintang a plusieurs reprises organisé, sous la direction d'innombrables généraux, des campagnes contre les districts soviétiques du centre de la Chine. En été 1931, lorsque 300.000 hommes ont été envoyés dans le Kiangsi, le général Tsai Ting Kaï, le héros des récents combats de Changhaï, reçut l'ordre de brûler tous les villages des environs de Hsinkouo. Tsai l'exécuta. Un territoire de 100 milles carrés fut réduit en cendres. Les maisons (si on peut les appeler ainsi) de milliers et de milliers de paysans furent détruites, comme les paysans l'avaient fait des villas des riches propriétaires de l'endroit. La pratique continuelle des troupes gouvernementales est celle de voler et de semer la terreur : c'est pourquoi elles ne jouissent d'aucune confiance de la part des populations. Cette méthode est appliquée régulièrement dans les provinces de Kiangsi, de Anhouei, de Honan, de Houpé, avec une cruauté sans résultat.

Les Conseils de Guerre continuent...

Guilbeaux attend en prison qu'on le juge

En 1924, écrivant pour un numéro spécial de la revue *les Humbles* consacrée à Guilbeaux, Charles Vildrac disait :

Il y a plusieurs Guilbeaux.

Je veux me souvenir uniquement aujourd'hui du Guilbeaux qui publia l'héroïque petite revue Demain en 1915 et fut l'un des premiers à s'élever contre la guerre.

C'est à lui, et à lui seulement, qu'ici je veux rendre hommage.

Les gouvernements ont laissé et laissent impunis tous les crimes de guerre. Soit. Mais alors, qu'ils cessent de considérer comme des criminels les rares hommes qui n'étouffèrent point la révolte de leur conscience et proclamèrent dès le début de la catastrophe ce qu'on pense communément aujourd'hui.

Henri Guilbeaux est venu en France se constituer prisonnier. Il attend dans la prison militaire du Cherche-Midi qu'on le juge, sa liberté provisoire lui ayant été refusée.

Et, sauf quelques exceptions, déjà tous les pourvoyeurs de Caponière, toute la racaille réactionnaire donne contre lui de la gueule. Même après 18 ans, on ne peut admettre qu'un homme ait osé dire *Non!* au massacre. Certes, il ne s'agit plus de la condamnation à mort qui frappa par contumace, Henri Guilbeaux. Mais les pourvoyeurs de charniers ne désarment pas. Ils voudraient que, pour l'exemple et pour le principe, Guilbeaux ne soit pas acquitté, comme la simple justice le réclame.

...

Il y a plusieurs Guilbeaux... Nous n'avons pas à chercher ce qui nous sépare de lui, les réserves qu'on pourrait faire sur l'homme, ses conceptions politiques, ses violences d'humeur, une certaine aigreur orgueilleuse qui put éloigner de lui bien des concours.

Il y a, maintenant comme jadis, Henri Guilbeaux condamné à mort par un Conseil de guerre français pour avoir lutté contre la guerre, à un moment où le monde entier sombrait hystériquement dans le massacre.

1915. Un an de guerre déjà... Sauf quelques intellectuels et quelques rares militants ouvriers, tous hurlent à la mort. Les peuples trompés, abandonnés s'entr'égorgeaient. Seule d'abord, une grande voix fraternelle, celle de Rolland, s'est élevée au-dessus de la mêlée. Contre elle, tous se déchaînaient, — en bonne place : tous ceux qui alors représentaient l'intelligence française. Mais, un peu partout aussi, on guettait passionnément les premières lueurs au milieu de la nuit sanglante. Nous nous souvenons avoir vu pour la première fois une petite revue internationaliste *Demain* au groupe des *Etudiants-socialistes-révolutionnaires*, éclairé alors par

la pure figure disparue depuis, de Jean de Saint-Prix.

Cette revue, c'était celle qu'Henri Guilbeaux publiait à Genève, et qui, en plein déchaînement du massacre, criait courageusement les mensonges de la guerre, fouillait l'Union sacrée, appelait le prolétariat mondial à retrouver, contre la guerre, sa conscience. Pour la première fois on voyait dans cette revue des noms russes qui devaient devenir bientôt célèbres : Lenine, Trotsky, Lounatcharsky. Quelques grands intellectuels du monde, non atteints par la contagion guerrière, y collaboraient.

Comme bien l'on pense ce fut tout de suite le cri : *Vendu à l'Allemagne*, le cri qui frappait tous les rares pacifistes d'alors, ceux qu'on appelait les « défaitistes ». Et ce terme devait bientôt devenir et rester une marque d'honneur.

Guilbeaux, qui, réformé était passé en Suisse dès l'apparition de *Demain* est brimé surveillé, traqué, emprisonné plusieurs mois. On l'accuse, sans jamais avancer de preuves, d'avoir touché de l'argent de l'Allemagne.



Lithographie d'Honoré Daumier

L'accusation reste aujourd'hui la même. Elle frappait alors toutes les publications inter-cédait pas. A rebours, mais semblable, elle frappait en Allemagne Liebknecht.

Guilbeaux, sur les manœuvres des agents français à Genève, est expulsé de Suisse. Il arrive en Russie en 1919, connaît les premières heures enthousiastes de la Révolution, s'y rallie. Des souvenirs de cette époque, date son poème *Kraskrem!* qui ne manque pas d'un certain souffle épique, son *Portrait authentique de W. I. Lenine*, et d'autres œuvres.

Il quitte la Russie au bout de quelques années, et s'installe à Berlin où il vit pauvrement de travaux littéraires, de traductions. La condamnation à mort du Conseil de guerre français l'empêche de rentrer en France.

Enfin après de longues années, Henri Guilbeaux se décide, il y a un mois, de venir demander justice aux juges de Paris. Il relève, en fait, du jury, on le livre jusqu'à présent aux juges militaires. On comprend ce que cela veut dire, quand on songe sur quelles sottises et quels mensonges sa condamnation à mort fut prononcée par les officiers d'alors, en plein règne du sinistre Clemenceau.

De l'examen du dossier et d'après ses avocats, juridiquement, rien ne doit être retenu contre Guilbeaux qui puisse entraîner une condamnation. C'est bien pour cela que l'on traîne et que l'on fait donner, plus ou moins, hardiment, une certaine presse.

Pour nous, la question est claire; quoi que fasse aujourd'hui Guilbeaux, quelque position qu'il ait pu prendre depuis, il fut l'un de ceux qui n'acceptèrent pas le massacre mondial et qui eurent le courage de le crier; il fut condamné par un conseil de guerre, sur des faux et des mensonges, par raison d'Etat.

Il doit être libre.

CHRONIQUE DES LIVRES

VIE DE LUCIEN HERR (1)

Lucien Herr, de l'avis de tous ceux qui l'ont connu, a été l'un des intellectuels les plus remarquables de son temps. Bibliothécaire de l'École normale supérieure pendant 38 ans, il eût pu aspirer à d'autres fonctions. Il préféra ce poste à tout autre, non pas seulement qu'il aimât les livres en eux-mêmes, mais aussi et surtout parce que, de son bureau, il fut l'éducateur de nombreuses générations; il dirigeait, dans le sens qui lui paraissait le plus approprié, les jeunes gens qui venaient le consulter; il était le collaborateur et mieux l'inspirateur de leurs travaux. A force d'animer les recherches d'autrui, il oubliait et ajournait ses propres investigations et il n'a pas donné l'œuvre imprimée qu'on eût pu attendre de lui. Son désintéressement était total.

On conçoit l'admiration que Charles Andler, professeur à la Sorbonne, qui le fréquenta assidûment, manifesta pour lui dans un livre curieusement fouillé. Peut-être cette admiration même a-t-elle incité Charles Andler à exagérer dans un certain sens le rôle que Lucien Herr a pu jouer, — par exemple son action dans l'ordre politique.

Il n'est pas douteux que Herr et Jaurès n'aient été intimement liés entre eux et que Jaurès, comme d'autres, n'ait eu plaisir à consulter Herr. Mais sans Herr, Jaurès emporté par la pente de son esprit, fût venu tout seul au socialisme. Ce qui montre encore que l'influence de Herr sur certains milieux a été passablement grossie par son amical biographe c'est que Herr a été le secrétaire de la *Revue de Paris* et qu'il n'apparaît pas qu'il en ait modifié la tendance uniformément conservatrice.

Le livre d'Andler est attrayant pour les hommes d'un certain âge, devant lesquels il évoque tout le passé du socialisme. L'évoque-t-il avec exactitude? C'est une autre question. Et tout d'abord ceux qui ont vécu la période 1895-1914 ne se souviennent pas du tout que Lucien Herr ait exercé une action décisive sur la marche du socialisme, auquel il restait extérieur. Ce n'est pas à la bibliothèque de l'École normale, si éminent qu'en fût le bibliothécaire, que se sont faites les destinées du parti socialiste. Herr était plutôt un observateur qu'un acteur. Et c'est surtout dans l'effort ouvrier de chaque jour que se construit la société nouvelle. Il se peut d'ailleurs que Lucien Herr ait été complètement pur de certaines ambitions. S'il est vrai, comme Andler l'affirme que Herr ait déterminé Jaurès à accepter l'entrée de Millerand dans le cabinet Waldeck-Rousseau-Gallifet, ce n'est pas l'acte le plus méritoire qu'il ait accompli. Mais Andler cède ici au courant nationaliste, disons de socialisme national qui l'a emporté loin du véritable socialisme avant 1914, et qui l'a détaché de nombre de ses anciens amis. Pour juger de son état d'esprit, il suffit de dire qu'en son livre, il qualifie Millerand de « grand ministre, social de la République » et qu'il tend le parti socialiste responsable, pour l'avoir trop « jaloué » des reniements auxquels s'est livré l'homme de Saint-Mandé.

Si l'on parle tant d'Andler dans ce compte rendu, c'est qu'Andler y force lui-même ceux qui lisent son livre. J'ai dit pour quelles raisons ce livre, dont l'intérêt se soutient, est attrayant, mais l'auteur apparaît si bien au premier plan, avec son dédain de Marx et des disciples français de Marx-Lafargue entre autres avec son culte d'un certain mandarinat, avec l'exposé en toute occasion de ses sentiments personnels, qu'on se demande s'il a analysé la vie de Herr ou reproduit ses propres états d'âme successifs dans le cadre d'une biographie.

Andler ne manque ni d'humour, ni d'esprit. On s'étonne toutefois qu'il s'exprime comme un nationaliste vulgaire. Par exemple quand, faisant allusion au Congrès socialiste international de Bâle en 1912, il écrit : « Tout le monde y défila au pas de l'Oie. »

On s'étonne encore qu'un homme aussi averti qu'Andler des faits historiques, des mobiles qui déterminent les individus et les masses, ait si mal compris la crise socialiste de la fin de la guerre. C'est singulièrement répétitif les événements, et même les déformer, que de ramener cette crise à une lutte de personnes. S'imaginer que le grand point était de savoir si la direction de *L'Humanité* reviendrait à Longuet ou à Cachin ou resterait à Renaudel, c'est passer à côté des grands problèmes qui, de 1914 à 1920, ont sollicité le prolétariat français. D'ailleurs, pour que valût la thèse d'Andler, il faudrait que la crise eût été purement française; elle a été internationale. Les forces réformistes et révolutionnaires s'y sont trouvées aux prises... Mais ceci nous entraîne bien loin de la biographie de Herr.

PAUL LOUIS.

(1) Rieder, éditeur.

NATIONALISME ET SOCIALISME (1)

Cette petite brochure, publiée à l'occasion de la question flamande, éclaire bien d'autres problèmes plus vastes, car Henri de Man, pour l'écrire, a été amené à réfléchir, sur le plan de l'universel, aux contacts et aux heurts de ces deux grandes forces, filles du capitalisme, le socialisme et le nationalisme « qui, depuis le milieu du XIX^e siècle, façonnent l'histoire européenne ». Résumons-la rapidement.

Si le développement parallèle du capitalisme industriel et du socialisme est facile à comprendre, la relation entre le déploiement du nationalisme et l'extension du capitalisme au marché mondial est plus complexe. De Man distingue trois formes de nationalisme contemporain : le nationalisme compétitif, le nationalisme autoritaire, le nationalisme libéral, qui marquent les trois formes de la volonté d'une nation, formant un état ou désirant en former un, d'acquiescer de la puissance, suivant que celle nation est à côté d'une autre, au-dessus d'une autre, ou au-dessous d'une autre.

Dans le nationalisme libéral — ou nationalisme d'indépendance — la revendication linguistique prend une importance décisive : tel est le cas de la Flandre; tel fut celui de la Pologne avant 1918.

Nos lecteurs savent que dans son célèbre livre *Au-delà du marxisme*, De Man s'est efforcé de démontrer que le socialisme n'est pas uniquement une lutte pour des intérêts matériels. Il défend une thèse analogue à propos du nationalisme : il retrouve au fond de la lutte linguistique du nationalisme libéral le sentiment d'humiliation qui est à la base de l'oppression et de l'exploitation dont souffre la classe ouvrière dans la société capitaliste. Le besoin d'appréciation (ou instinct d'auto-estimation) comme disent les disciples de Freud) anime à la fois la revendication socialiste et la revendication linguistique. La bifurcation des chemins du socialisme et du nationalisme libéral se produit, au moment où ce dernier fortifié par ses succès, montre une tendance à se transformer en nationalisme autoritaire. La dissemblance de principe entre le socialisme et le nationalisme libéral apparaît clairement alors : parlant d'un sentiment d'humiliation collective, « tout nationalisme se dresse contre un autre nationalisme, tandis que le socialisme se dresse contre le capitalisme, c'est-à-dire qu'il essaie de réaliser un ordre qui doit annihiler les causes de cette humiliation : la différenciation des classes à la suite de la propriété monopolisée des grands moyens de production. » Aussi le socialisme est-il, à la fois, plus total et plus radical, dans sa lutte contre le « nationalisme autoritaire existant qui constitue la pire forme, et la forme la plus dangereuse pour le socialisme, de l'exploitation et de l'oppression sociales ». Le socialisme combat tout nationalisme autoritaire en tant que partie intégrante de la domination capitaliste de classe. Dans tous les pays le socialisme couvre de son drapeau l'égoïsme des classes dirigeantes. Dès que le nationalisme libéral commence à vivre de ses revendications au lieu de vivre pour elles, la transition au nationalisme autoritaire commence à s'accomplir. Il n'y a plus de parallélisme possible entre le nationalisme libéral et le socialisme : « Dès lors, il n'existe plus que le choix entre le socialisme qui absorbe les revendications de la libre disposition des nationalités et le chauvinisme, qui comme tous les chauvinismes, ne peut plus se trouver que de l'autre côté de la barricade. »

Selon De Man, le nationalisme tchèque, sous l'inspiration de Masaryk, aurait évité l'écueil du chauvinisme, grâce à un glissement vers le socialisme, tandis que « la contre-épreuve polonaise » fournit l'exemple inverse.

Vient ensuite l'examen des cas irlandais et flamands. Si le nationalisme flamand est essentiellement une lutte sociale contre une domination de classe basée sur une domination de langue, « je ne serais pas étonné, écrit De Man, que l'issue finale de cette lutte se trouvât décidée moins à Anvers ou à Gand que dans les Maisons du Peuple de Liège et de Charleroi... Le socialisme seul peut libérer le peuple flamand du nationalisme belgo-français d'une façon qui le libère en même temps de tout nationalisme. Il lutte pour la nation, contre le nationalisme : en libérant toutes les nationalités, il rendra superflus tous les nationalismes. »

LOUIS VALLON

(1) Cahiers périodiques, 2^e série, n^o 1. L'Eglantine, Paris-Bruxelles.

NOUVEAUTÉS

Les Bolcheviks au Parlement soviétique, par A. Badaev (Coll. Mémoires Révolutionnaires)	12
Après Lausanne et Genève, par Gaston Rémy	1
Dnieprostroi, description populaire du célèbre barrage	1
Un professeur militant, par V. Yakoslev	1
Ceux qui ont tué Doumer... La vérité sur l'affaire Gorguloff, par Henri Franklin-Marquet, préf. de P. Vaillant-Couturier.	7 50
J'accuse ! par Henri Barbusse	0 50
Contre la guerre impérialiste, par André Marly	9
Comment on espionne les ouvriers aux Etats-Unis, par R.-W. Dunn	1
La lutte contre le danger de guerre. (Petite bibl. Lenine 4).	2
L'attitude du prolétariat devant la guerre	3
Comment la France « civile » ses colonies, broch. illustrée	2
Débarrassons-nous des survivances social-démocrates, par O. Piatnitski	1
Les religions et le chômage. — La croisade de charité, par G. Sadoul.	1 50
BUREAU D'ÉDITIONS, 132, faubourg Saint-Denis, Paris (10 ^e). Ch. p. 943-47.	

LECTEURS, ABONNÉS, participez à notre souscription en cours

Bilan et perspectives du cinéma. — II

CE QUI RESTE D'UNE SAISON



Voici un beau visage d'écran, qui n'est pas celui d'une vedette - standard. C'est Herta Thiel, la délicieuse Manuëla de Jeunes Filles en uniforme. Mais, dans cette première photographie publiée en France, Herta Thiel est représentée non pas dans un rôle de Jeunes Filles, mais dans le rôle d'une jeune ouvrière du film allemand Kühle Wampe qu'on verra bientôt au Ciné-Falguière à Paris. On peut discerner déjà par la lumière blonde qui émane de ce visage la différence qui existe entre le sourire verni, les pleurs de glycérine du cinéma courant et l'humaine simplicité.

L'écran doit être simplicité, grâce à force...

Donc, que reste-t-il ? Entamant, il y a quinze jours, en un premier article, ce bilan (I), nous disions qu'une fois de plus la saison s'achevait sans qu'on ait vu nettement se former le cinéma, le nouveau mode d'expression attendu par l'adjonction du mot et du son à l'écran. Quelques rares films, venus de l'étranger surtout, et puis la série, la mortelle, la noire série...

En Europe : Il y a Pabst, toujours. Et puis, il y eut l'image même d'une perfection : *Jeunes filles en uniforme*. C'est, sans conteste, la pierre blanche de cette année. C'est par là (comme en moins intense, dans le jeu d'équipe des gosses d'*Emile et les détectives*) que surgit la leçon du film allemand cette année : retour à l'humain, expression de sentiments vrais, choix de sujets propres, effort qui porte non sur la peau, la cuisse, le sexe (et par quels plats moyens!) mais sur la chair, le cœur, rire pur d'un visage enfant, larmes dans les yeux d'une Manuëla. Certes — et cela ne nous contredit pas — *Jeunes filles en uniforme* est bien tiré d'une pièce, mais fut *répensé, recréé* en cinéma. Le dialogue n'est rien ici s'il n'y a pas l'atmosphère de blancheur, de pureté créée exclusivement par l'écran. Ce n'est pas le dialogue qui fait de cela un grand film, c'est, par exemple, la montée de Manuëla sur l'escalier en récitant son *Pater*; ce sont ces blancs visages porteurs de lumière comme jamais en un film, ces tristes clairons rythmant une vie reclus, un charme profond, né d'un jeu soudé, homogène, d'un jeu d'équipe, d'un groupe de jeunes filles qui vivent, d'un bout à l'autre, d'un seul et même élan.

Avec *Jeunes filles en uniforme*, possibilité aussi de délimiter ce qui fait le cinéma de ce qu'est le théâtre. D'ailleurs, la comparaison est là : ce thème, sur les planches, ce drame joué par des actrices au *Studio de Paris* perdait tout ce que le film apportait de blanc, de pur, et s'alourdissait, se vulgarisait. Il n'y avait plus à la scène aucune de ces harmoniques, aucun de ces prolongements donnés par l'écran mystérieux.

Amérique, Russie...

De leçon venue d'Amérique, nous n'en aurons pas eu cette saison. King Vidor se tait, surgit en quelques morceaux de *Street Scene*, ne vieillit pas dans *Hallelujah*, repris récemment à Paris.

Ne pas oublier qu'*Hallelujah* demeure encore aujourd'hui un des plus parfaits modèles de l'expression sonore au cinéma. On n'a pas fait mieux que la poursuite dans les marais, que la scène du sermon dans la clairière, que la chanson de la femme bourdonnant autour de l'homme endormi, que l'hystérique symphonie du baptême dans le fleuve.

Mais depuis, de King Vidor, rien de neuf. Il attend. Que ne donne-t-on loisir aux grands créateurs du cinéma d'attendre et de travailler? J'ai souvent pensé que cette dévorante nécessité du programme chaque semaine dans les milliers de salles du monde tuait la vraie, la grande recherche du cinéma, en poussant à l'intensive production. Lutte de l'art et de l'industrie, mélange, de prime abord, barbare, auquel il faudra bien un jour échapper.

Chaplin fait un film tous les trois ans... Les Allemands d'Hollywood, Sternberg, Stroheim, sont perdus dans leurs rêves sensuels qui donnent parfois de beaux accents. Un nouveau film de Stroheim, *Queen Lady*, est d'une belle âpreté, d'une rage toujours prenante. Mais, sur le plan du cinéma, ces deux-là pour le moment utilisent avec force, mais ne créent rien de neuf.

Une révélation : un jeune Arménien, qui travailla en Russie, Rouben Mamoulian, apporte d'Hollywood les *Carrefours de la ville* (*City Streets*) qui me paraît être le plus vertigineux triomphe de technique, sur un thème sans importance. Technique, avec des évocations vers l'humain, vers le lyrique, comme ce rêve dans la prison, ce baiser au bord des vagues...

Nous voici alors conduits à cet humain qui persiste dans le film russe soviétique, s'épanouit magnifiquement dans le *Chemin de la vie*, et dans de nombreux passages des *Montagnes dorées*. Là aussi on cherche et on trouve: il est incontestable que les deux premiers films russes sonores donnent au cinéma mondial une leçon portant sur les bruits et sur la musique. Par ailleurs, vers quoi évolue le film soviétique? Il semble que le documentaire lyrique, chef-d'œuvre de Russes, soit toujours traité. Eisenstein revient du Mexique, avec *Que viva, Mexico*, et veut faire un documentaire chez les Samoyèdes. Dovjenko, l'un des plus grands, celui de la *Terre*, vit toujours et travaille chez ses paysans d'Ukraine.

On annonce pour la rentrée le *Chemin de la vie*, enfin autorisé avec quelques coupures, au

(1) Voir le n° 218 de « Monde ».

Théâtre Pigalle. Il ne s'agira pas ici de parler technique, mais d'une des plus émouvantes œuvres qu'il nous fût donné de voir, le premier film sonore soviétique, avec ces voix et ces visages de magnifiques et farouches gosses de Russie. Il y aura, fin septembre, quelques leçons de simplicité et de force à tirer du *Chemin de la Vie*.

Attendons encore quelque chose avec impatience : Pabst tournant *Don Quichotte*, joué par... Chaliapine.

La vie surprise

Alors ?

Alors, espoir quand même. Avec cela, Chaplin n'a pas dit son dernier mot. (Il est vrai qu'il persiste à ne point « parler ».) Il y a quelques gars dans le monde qui ne cèdent pas.

Certes, l'organisation économique du film brisera toujours son élan, étouffera toujours l'effort neuf. Mais *Jeunes filles* fut fait en coopérative, sans désir de bénéfice. Et il y eut du bénéfice... Mais un bon film allemand qu'on verra bientôt, *Kühle Wampe*, est fait en coopérative...

Coopérative indépendante : solution de René Clair.

Solution provisoire, bien sûr, mais qui pourrait faire ses preuves.

Et puis, malgré tout, confiance dans le public qui n'aime pas tellement ça qu'on le dit.

Organisation du public...

Gémier nous le disait :

— En un an, si l'on veut, on peut refaire la mentalité d'un public. Ainsi quand j'étais soldat, on m'avait dit : les soldats n'aiment que les chansons et les lectures obscènes. Avec quelques-uns, nous avons parlé d'autre chose, dit, récit d'autres choses. Six mois après, un chansonnier de troupe est venu chanter de plates cochonneries : on l'a hué.

Et c'est Gémier toujours qui, venant de finir à Berlin un film, *l'Homme sans nom*, nous disait :

— Voyez-vous, le cinéma me passionne. Mais j'ai tout à y apprendre, et je vais m'y mettre, en le travaillant dans tous les coins.

Et puis, je suis sûr d'une chose : le cinéma, ce n'est pas du théâtre. Comme tout art du drame, il doit avoir les trois vertus cardinales : simplicité, grâce et force.

Mais le cinéma, c'est avant tout de LA VIE SURPRISE...

Et le grand acteur me montrait des gens dans la rue, derrière les vitres d'un café, des gens qui jouaient leur rôle mieux que quiconque...

Or, cela se passait à côté d'un cinéma des boulevards où des géants en carton frémissaient dans une jungle en toc...

Georges ALTMAN.

Les pseudo-remèdes

Le cinéma va mal. Les « vedettes » s'usent. En chasse pour de nouvelles stars. Et l'on annonce :

La Paramount américaine offre 200 dollars (5.000 francs par semaine) pendant cinq semaines à la jeune fille qui remportera la palme pour être la vedette dans *La Femme panthère*.

Gageons qu'une panthère jouerait mieux...

« R. K. O. Radio Pictures » a chargé le professeur Albert Lovejoy, ex-directeur de l'Ecole dramatique à Cambridge, Harvard, de découvrir les jeunes hommes et les jeunes femmes de talent partout où il en existe dans les collèges d'Amérique, tous ceux et celles doués de charme et d'attraction physiques. Les principaux collèges qui seront visités sont ceux de Berkeley, de l'Utah, de Denver, de Montana, de Washington, de Seattle et d'Oregon.

Quand Chiappe sera dégommé, ce qui ne saurait tarder, il lui restera toujours le cinéma, avec cette « attraction physique », son *sex-appeal* bien connu et désormais historique.

Films militaires

On annonce que Maurice Tourneur vient de terminer un film *les Gaités de l'Escadron* d'après le célèbre roman de Courteline. On avait des craintes, mais il paraît que « le découpage, très délicat vient de recevoir l'approbation du ministre de la guerre. »

Et l'on a, maintenant, d'autres craintes : Ce visa n'est pas accordé; espérons-le, contre une atténuation de la verve rageuse et satirique qui court dans cette satire de la vie militaire.

Une opinion de Gance

Abel Gance, interviewé par *Pour Vous*, déclare :

« Un art incroyable se trompe de chemin, dérive. La philosophie du cinéma muet s'est écroulée. Qui réédifiera celle du parlant? Qui définira l'équilibre du son et des images? Il faut un code, une grammaire. Existe-t-il pour nous les donner, une académie internationale du cinéma? Pour qu'une langue se développe, il lui faut des règles qui la guident, qui la soutiennent. Un art aussi. Ne dites pas que les règles entravent le progrès. La musique s'est construite à travers les siècles, grâce à ses règles. Les génies ont passé, de nouveaux instruments ont vu le jour, des sons inconnus jusqu'alors, mais la musique a gardé ses règles qui l'ont préservée de la destruction. »

« Au cinéma, n'importe qui s'improvise créateur comme au premier jour. On applaudit parfois à des trouvailles heureuses, mais ces découvertes sont sans lendemain. Il n'en reste rien. Il ne peut rien en rester, puisqu'elles ne sont reliées ni au passé, ni à l'avenir; qu'aucun stade d'évolution n'existe ici. »

Télévision

Le Salon national français de la T. S. F. qui ouvrira ses portes le 8 septembre, annonce qu'une démonstration de télévision « sonorisée » aura lieu chaque jour pendant toute la durée de l'exposition.

Cependant, à l'Exposition de T. S. F. de Berlin, qui vient de se terminer, des expériences de télévision eurent lieu également chaque jour.

La méthode utilisée à Berlin par l'administration des Postes du Reich, qui tient avec raison à s'assurer dès à présent le monopole de ce nouveau moyen de communication, était assez différente de celles qui nous ont déjà été présentées à Paris. L'image ou le sujet à transmettre par télévision n'est pas exploré directement. Il est d'abord filmé sur pellicule. Un système automatique développe en 20 secondes le film qui vient d'être tourné. Et c'est l'image du film qui est explorée et transmise à l'appareil récepteur. L'écran de celui-ci a les dimensions approximatives d'une carte postale et comporte 10.800 points lumineux distincts ce qui donne une image relativement assez nette.

Mais il importe de spécifier qu'à Berlin de même que pour les expériences faites à Paris au cours de l'an dernier, la liaison entre l'émetteur et le récepteur était assurée, non pas par des émissions d'ondes hertziennes, mais par des fils.

INVENTION SENSATIONNELLE

Le Stylo KAOLO

avec la Plume KAOLITHE

Plus douce que la plume en or indéformable, interchangeable Permet 3 et 4 copies avec carbone

KAOLO est un stylo élégant, luxueux, adopté par les hommes d'affaires, représentants, comptables, employés, etc...

Fonctionne avec toutes les encre

Il ne coûte que :

30

LILLE-NEGOCE
Concessionnaire
43, r. de Tournai
LILLE

Pour faire connaître cette invention qui révolutionne l'industrie du porte-plume KAOLO est envoyé franco

8 JOURS A L'ESSAI
PAIEMENT APRES SATISFACTION
si non nous le retourner à nos frais

NOTICE GRATUITE — DÉTAILLANTS DE VOTRE ANNEE

Tous les "Amis" de Monde se doivent de participer à la souscription en cours. Que ceux qui ne l'ont pas encore fait se hâtent de réparer cette négligence.

AU PAYS DES CHERCHEURS D'OR

Il est impossible de se rendre directement en Guyane, à moins de voyager à bord du *La Martinière*, qui est le bateau qui transporte les forçats, et cela n'est pas du goût de tout le monde.

Le courrier de France n'amène les passagers que jusqu'à Fort-de-France (Martinique). Là, après une escale de quarante-huit heures, on embarque sur le *Biskra* qui en passant par Sainte-Lucie, Trinidad, Demerara et Surinam, arrive à Cayenne.

Peu de temps après avoir dépassé le phare de l'Enfant-Perdu où deux bagnards vivent là, seuls, isolés du reste du monde, rivés à ce rocher comme de modernes Prométhées, ne voyant d'autres visages humains que ceux des gardes-chiourmes chargés de les ravitailler, on aperçoit les côtes de Cayenne, dans sa demi-circulaire de forêts.

Au premier plan, se dessine, comme un vigoureux coup de crayon, la ligne toujours monotone des palétuviers; puis, en arrière, c'est l'inextricable enchevêtrement de tous les géants de la flore tropicale.

Que l'ombre doit être épaisse et délicate sous la voûte de ces grands arbres! Que l'eau doit être fraîche qui coule sous ces arceaux de feuillage! Hélas! tout cela n'est qu'illusion et mirage décevant. Cette terre, si riante à l'œil, est empestée de malaria; l'atmosphère de ces forêts est infestée de moustiques et de maringouins; ces ombrages tentateurs recèlent les serpents les plus dangereux.

La ville, par elle-même, est sale. Le sol est recouvert d'une poussière rougeâtre qui vous étouffe et vous aveugle. Dans les rues, des bandes d'« urubus », ou « charognards », sorte de petits vautours, un peu moins gros qu'une poule, au plumage uniformément noir, au long cou décharné. Ils ne se nourrissent que de pourriture, cherchent leur pâture sur les cadavres.

Il n'y a pas d'industrie locale. Il n'y a qu'une seule chose qui compte: l'or. Quelle que soit l'heure, quel que soit le jour, la seule préoccupation du Guyanais, c'est l'or. La seule conversation, c'est l'or. Il y a peu de temps encore, des transactions commerciales se faisaient avec de l'or.

Quant aux produits du sol, l'indifférence des Guyanais est absolue. Le café, le cacao, le tabac, la canne à sucre, poussent à souhait; mais personne ne s'en occupe. Il n'y a pas, ou presque pas, de plantations. L'or, toujours l'or, rien que l'or.

Nous avons quitté Saint-Laurent, pour remonter le Maroni, ce matin à cinq heures... L'embarquement des bagages et des vivres n'a pas pris plus d'une demi-heure et nous partons cependant avec huit canots: deux pour les passagers, un pour le cuisinier, les autres pour les bagages et les vivres.

Le canot bosch est une embarcation à fond plat, de quatre à cinq mètres de long sur quatre-vingt centimètres de large. A l'arrière, se trouve un « pomakari », sorte de panier renversé, confectionné de feuillages, et qui sert à abriter le passager des rayons du soleil. Les boschs sont assis au milieu du canot. Ils se servent de pagaïes, qu'ils manœuvrent d'un seul côté à la fois. A l'avant, debout, tel une statue de bronze, un autre bosch s'aide de son « takari » (1) pour guider la marche du canot.

Le soleil est déjà haut dans le ciel. Les rameurs « nagent » en cadence. Ils s'accompagnent d'une mélodie très triste, très lente, où semble s'exhaler toute l'âme sensible et poétique des nègres.

Sur chaque rive du fleuve, c'est, à perte de vue, la ligne toujours uniforme des palétuviers.

Il fait une chaleur terrible, étouffante. La monotonie du paysage et le bercement du canot vous procurent une envie de dormir.

De temps en temps, l'un des noirs entonne une complainte, un autre l'achève. Il semble que cette musique veuille accompagner le mouvement des pagaïes qui frappent l'eau en cadence, d'un claquement sec.

Nous allons ainsi remonter le Maroni pendant des jours et des jours, — nous avançons à la vitesse de quatre kilomètres à l'heure, — avant de rencontrer les premiers chercheurs d'or et les premières exploitations aurifères.

Nous avons aperçu un « degrad » (2). C'est un village Saramaka (3). Il paraît qu'à deux

(1) Long bâton qui sert à éviter les roches, très nombreuses dans le Maroni.

(2) Sorte de petite plage.

(3) Race d'Indiens qui vivent en Guyane.

kilomètres de là, deux chercheurs d'or vivent, en sauvages, depuis plusieurs années. Nous sommes maintenant à plusieurs jours de Saint-Laurent.

Le jour commence à décliner. Il fait un peu moins chaud, mais pas un souffle dans l'air. Là-haut, la cime des arbres semble ne jamais vouloir s'animer. Le silence de cette nature a quelque chose d'effrayant. Pas un bruit. Parfois, un vol de perruches. C'est tout. On débarque. Zoh, le cuisinier prépare le dîner, — poisson frit, fruits, tafia, — installe les hamacs.

On a diné sans appétit. On est étendu en attendant l'heure de se coucher. Peu à peu, la conversation tombe. Le regard suit les volutes de fumée que font les pipes. On contemple la couronne de Verdun qui nous cache le ciel... la pensée s'en va... vagabonde...

Dès quatre heures, au matin, nous sommes debout. Un bon café, l'inévitable petit coup de « séc » (1), et nous voici en route pour rencontrer les chercheurs d'or.

— C'est qu'ici, quand on manque de tabac, il y a de quoi devenir fou.

— Il y a longtemps que vous êtes ici.

— Trois ans, l'année dernière, nous étions trois.

— Ah! et qu'avez-vous fait de votre compagnon?

— Il est mort, répondit le second chercheur d'or.

— Comment cela?

— Il avait trouvé un filon. Figurez-vous qu'un jour, en piochant, il découvre une pépite d'or de 300 grammes; le lendemain, une autre de 250 grammes. En un mois, il avait au moins dix kilos d'or. Un beau jour, on l'a trouvé mort, avec une balle dans la tête.

— Et on n'a jamais su qui l'avait tué?

A cette question, les deux hommes éclatèrent d'un rire sardonique en me répondant:

— En Guyane, vous savez, il ne faut jamais chercher à comprendre.

— Vous n'êtes jamais retourné à Paramaribo?

— Non jamais. Voici vingt ans que je n'ai pas vu une ville civilisée.

— Et vous ne vous ennuyez pas?

— Mais non. Comme je ne cherche plus la fortune, je n'ai pas d'ennemis. Je sais que personne ne m'assassinera. Je vis un peu comme un sauvage, heureux quand même...

Tandis que nous causions, nous entendîmes un vacarme qui allait en augmentant. Ce n'était que cris, roulement de tambours, hurlements. Nous en demandâmes la cause à notre hôte.

— Ce sont nos voisins, les Bouis qui s'apprêtent pour la danse de la mort. Si cela vous amuse, allons les voir.

Autour d'un grand feu, les guerriers dansent. D'abord, ils marchent, les uns derrière les autres, en silence. A un signal donné, ils font demi-tour et font de petits sauts en avant. Puis, ils s'arrêtent, chantent une sorte de complainte et recommencent. Ensuite, face au feu, ils se mettent à gesticuler comme des diables, levant les bras au ciel, les rabaisant vers le feu. Enfin, sur deux rangs, ils se font face à face et semblent danser une sorte de quadrille. Pendant tout ce temps, les femmes, les enfants et les vieillards sont assis en demi-cercle et accompagnent la danse de la mort de cris, de musique, de chants.

Enfin, tout redevient calme; les uns après les autres, les Bouis ont regagné leurs carquets. Nous restons seuls auprès du grand feu, obligatoires en ces régions où l'on peut toujours craindre la visite d'un fauve, que, seul le feu peut éloigner.

... ..

Nous voici maintenant arrivés à l'Awa.

L'Awa est la principale exploitation aurifère de la Guyane. Bien que Société française, elle est située sur la rive hollandaise du Maroni, à quelques quatre cents kilomètres de Saint-Laurent.

La Société occupe environ 1.500 ouvriers de toutes races: créoles de Guyane, noirs de la Barbade, Saint-Luciens, Hollandais.

Ici, le travail est réglé comme dans une usine européenne. On commence à heure fixe; on mange à heure fixe, on termine à heure fixe.

Les ouvriers sont payés soit en francs guyanais, soit en florins, suivant qu'ils sont Français ou Hollandais, ces derniers sont avantagés en raison du change. D'ailleurs, tous sont très peu payés en général. Un exemple: un Français, engagé à Paris, comme sous-directeur de la Société, est parti là-bas, aux appointements merveilleux de douze cents francs par mois. Il est vrai qu'il avait droit à la nourriture (poisson frit), gibier (qu'il tuait lui-même) et fruits (qui poussent à l'état sauvage). Il avait aussi le droit d'attraper les fièvres et d'y laisser sa peau, car il faut au moins douze à quinze jours de canot pour redescendre à Saint-Laurent, et il n'y a pas de médecin à l'Awa.

La récolte de l'or se fait ici en série.

Après le travail de prospection, qui consiste à reconnaître la teneur en or d'un terrain, on installe, dans une crique, un « sluice ». Un « sluice » est composé de boîtes communicantes qui sont installées en pente. Dans le fond de ces boîtes, on met du mercure et l'on fait passer un fort courant d'eau. Les ouvriers jettent les sables à la pelle. L'eau les nettoie, emporte les pierres et ne laisse que le précieux métal qui, amalgamé au mercure, est recueilli à la fin de la journée.

L'Awa envoie, chaque mois, en France, une production de cinquante kilos d'or environ et c'est peu si l'on songe que, dans des terrains appartenant à la Société, on a trouvé; il y a une dizaine d'années des blocs d'or vierge de dix et vingt kilos.

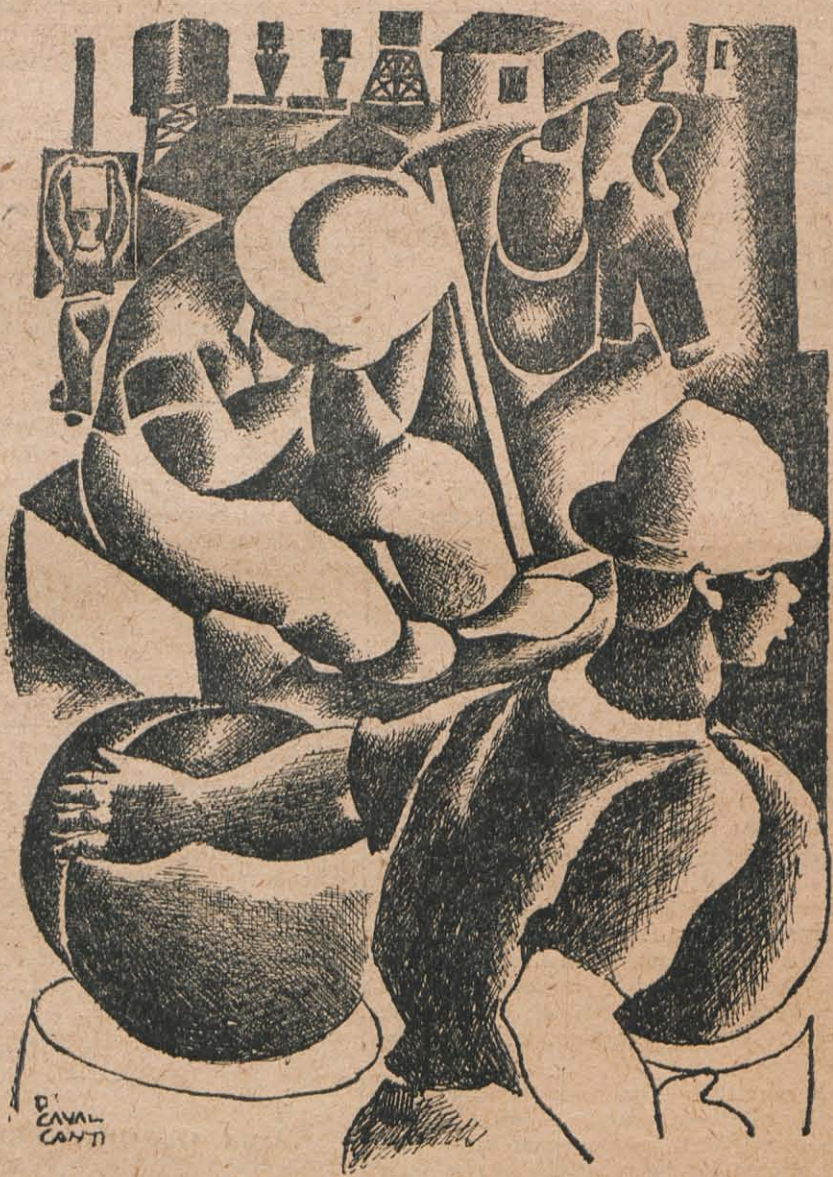
... ..

Maintenant, c'est la nuit tropicale. Au loin, c'est l'obscurité complète, que ne perce même pas un coin de ciel. Plus près de nos regards, les grands arbres semblent prendre des formes mystérieuses. L'on dirait des géants dont les membres s'entrelacent, dont la tête se perd dans l'infini du ciel et dont les pieds s'enfoncent au royaume des morts. Les choses et les êtres se sont tus. Pas un cri. Pas un souffle. Le crépitement du feu. La forêt dort.

Il n'y a plus maintenant, dans le campement endormi, qu'un jeune nègre accroupi auprès du feu, veillant sur les hamacs suspendus entre deux arbres et dont les moustiquaires, qui tombent jusqu'au sol, ressemblent à des lincauls.

JACQUES DE BRUSSEY.

(Dessin de Di Cavalcanti)



Nous les rencontrons tous deux, accroupis au bord d'une « crique », en train de laver une « batée ».

La « batée » est une sorte d'assiette de fer, qui sert à laver les sables aurifères. On y met un peu de mercure, l'or contenu dans les sables s'amalgame au mercure et cela permet au chercheur d'or de déterminer la teneur en or d'une partie de terrain.

Avant même que nous ayons eu le temps de dire une parole, l'un d'eux nous apostropha:

— Avez-vous du tabac!

Nous leur donnâmes deux paquets de Méliá. Alors posant leur batée, ils allumèrent une cigarette avec une satisfaction évidente.

Nous jusqu'à la ceinture, uniquement vêtus d'un pantalon qui avait dû être blanc autrefois, un large chapeau de paille, le teint presque aussi noir que nos canotiers, il était presque difficile de les reconnaître du premier coup pour des Européens.

Celui qui avait demandé du tabac continua:

— Excusez-moi si je vous ai demandé ça, — il fit un geste désignant les paquets de cigarettes, si brusquement. Il y a quatre jours que nous n'avons pas fumé. Les canots ne sont pas arrivés, alors, vous comprenez...

— Mais oui.

(1) Expression créole qui signifie un verre de rhum.

Et ils échangèrent un coup d'œil qui me donna beaucoup à penser.

... ..

Quelques cent kilomètres plus haut, en remontant le Maroni, nous eûmes l'occasion de camper chez un vieux chercheur d'or nommé Mathieu.

C'est un vieil Hollandais qui, depuis vingt ans, n'a pas quitté la brousse guyanaise.

Il me conta son histoire:

— J'avais trente ans. Je vivais à Surinam avec ma femme et ma fillette. Ah! qu'elle était belle! Je la revois encore, avec ses boucles blondes et ses yeux de rêve...

— J'avais un commerce, je gagnais de l'argent. Un jour, un incendie se déclara. En une nuit, je fus ruiné, — vous ai-je dit que j'étais marchand de bois, — et par malheur pas assuré. Ma femme aimait les toilettes, le luxe, tout ce qui pouvait mettre en valeur sa beauté. Tout cela coûte cher... Alors, j'ai voulu regagner de l'argent, vite, très vite, et je suis venu ici chercher de l'or. Quelques mois plus tard, j'appris que ma femme avait refait sa vie... quelques années se passèrent, puis j'appris que ma fille s'était mariée, qu'elle était partie en Europe... Alors, je suis resté ici et j'y resterai jusqu'à ma mort. Tous les ans, ou tous les dix-huit mois, je descends à Saint-Laurent pour acheter des vêtements, ou un fusil, ce que je ne puis trouver auprès des marchands qui remontent le Maroni.

LES BOUGHIS INVOQUENT LE VENT

CEUX de la tribu des Boughis, ce peuple de marins nomades, sont les amis du vent.

Ils se sont à jamais détachés du sol ferme, de la terre lourde, sombre et lente. Au paysan, à l'usurier et au dominateur étranger ils laissent les prairies grasses, les forêts riches en bois précieux, les mines où étincellent l'or et l'argent. Les huttes de leurs hameaux sont construites sur pilotis, à l'extrême limite des îles, entre le sable et l'eau ; là, jaillissant des palmes obliquement balancées, le fruit tombe dans le ressac, et le flot, battant les fondations des demeures, berce bruyamment le sommeil de leurs enfants intrépides.

...
 Quand le vent d'Ouest se lève, le boursoufflé, tout gris, avec ses longs cheveux et sa barbe de nuages qui lui dégoulinent, comme des traînes, le long de la poitrine et du dos, ils font voile avec lui vers la Nouvelle-Guinée. Et ensuite ils naviguent aussi vers les îles du sud-ouest et la côte rocheuse de Fimor, d'un jaune-rougeâtre. Le vent, autour des pirogues, plonge, en riant à gorge déployée, et les lames qui essayent de le retenir, passent au-dessus des pirogues. Le vent donne une chiquenaude au mât qui craque, se penche, et reste penché pendant tout un temps pour échapper à celui qui le taquine.

Sur les îles escarpées, assombries par la végétation et tout autour desquelles la mer joue en reflets vert-clair et rouge-violet — dans le bleu uni, ces voies multicolores rayonnent comme de perpétuels arcs-en-ciel — et où la fraîcheur du matin diffuse le parfum irritant et amer du laurier sauvage qui laisse traîner ses branches et ses racines dénudées à fleur d'eau ; et aussi sur la côte longue et basse pesamment assaillie par la houle du Pacifique — là, durant des milles et des milles, la mer prend une teinte fauve devant l'embouchure des rivières larges qui conservent l'obscurité d'un monde de forêts et de marais vaporeux — partout se trouvent les villages sur pilotis construits par des Papous tout nus que les Boughis guettent. Les hommes sveltes aux cheveux crépus qui portent de bleus tatouages gravés dans le bronze de leur poitrine et de leurs cuisses, et des colliers de dents de kangourous et de coquillages luisants, viennent à leur rencontre en essaim de petites pirogues peintes en noir et en rouge, emportant le butin de chasse ramassé à l'intérieur du pays : des oiseaux de paradis jaune-soleil, des rouge incandescent, vert-émeraude. Les Boughis donnent en échange des objets d'os et de verre et des colliers de corail.

Ils vont vers les îles du Sud-Ouest pour y trouver des perles et des coquillages multicolores ; les Japonais jaunes et lisses, et ceux des Philippines qui plongent, les yeux ouverts, dans l'eau mordante, montent à bord et montrent, sur la paume de leur main maigre et rance, l'éclat blanc des profondeurs marines. Les indigènes portent des paniers remplis de coquillages aux stries rouges et bleues, de forme élégante et contournée, dont l'intérieur est plein de douce nacre.

Sur la côte de Timor, le bois de Santal, jaune clair, est entassé ; le vent qui l'effleure s'imprègne de son odeur et devient doux. Ce n'est pas la population des îles qui a abattu les petits troncs frêles poussant sur la montagne, car elle craint trop les esprits qui gardent jalousement le bois, mais ce sont les habitants des forêts de Flores et de Soumba, qui respectent d'autres génies,

et sont venus avec leurs couperets brillants.

Quand la flotte entame le voyage du retour, elle est chargée de trésors. Autour des quilles tendues et de la palade des rameurs, la mer nocturne est illuminée et l'on dirait que l'éclat de la cargaison traverse les parois qui la renferment. Tout autour des pirogues, l'air est chargé d'odeurs.

...
 Quand le vent d'Est se déchaîne, l'ardent au regard de flamme, qui allume sur la mer et dans le ciel un feu bleu, ils volent au devant de lui et le précèdent à Bornéo et à Sumatra. Pendant des jours entiers ils demeurent sur le large Barito dont les eaux, qui lourdement s'entassent, ont un reflet violet et brun et où voguent des îles errantes de très vertes jacinthes d'eau. Des bois qui croissent dans les marais et qui, pendant des milles et des milles, font comme un mur à chaque rive du fleuve, viennent les Dajaks et les Bandjarèzes pour apporter le rotin arraché des cimes où il pendait, à cent pieds de haut, en balanciers inclinés.

Dans le détroit de Malacca, les pirogues des Boughis voguent parmi les jonques chinoises et les bateaux à vapeur de tous les navigateurs de l'Est. Ils jettent l'ancre dans la rade de Singapour, ils parcourent les vieux chemins du golfe le long de la côte occidentale de Sumatra entra la longue rangée des petites îles et la côte verte de la montagne où, dans les bois, croît le camphre précieux et où se trouvent, dans les veines profondes de la pierre, de l'argent et de l'or.

Les rameurs tirent une lourde charge lorsqu'ils sont sur le chemin du retour. Souvent, quand leurs bras sont fatigués et que le cœur leur frappe rudement les côtes, ils appellent à leur se-

cours le vent qui dort quelque part sur la côte qu'on voit au loin, légèrement verdâtre.

« Venez, Seigneur Vent du Nord ! Venez, et menez cette pirogue somptueuse ! N'avez-vous pas honte de votre indolence ? Nous avons à bord à boire et à manger, un excellent repas. Venez, et soyez notre convive ! En courant de la poupe à la proue, venez à grande allure, Seigneur. »

Ils sont si intimes avec le vent qu'ils peuvent, comme à un ami, lui offrir des présents et lui demander de fournir un travail.

Hier, la flotte des Boughis entra dans la rade de Macassar. Durant toute la journée, le quai fut odoriférant et, comme un arc-en-ciel, multicolore à cause des marchandises précieuses et réjouissantes. La multitude des coolies en sueur haletait ; près des vantaux large ouverts des entrepôts, les marchands se trouvaient calculant et veillant avec des figures attentives. Les Boughis biaisaient sur la plage, leurs yeux sombres cherchaient le lointain. Lorsque l'Ouest s'éclaircit, ils levèrent l'ancre et bruyamment, avec des chants et des coups de gong, ils demandèrent le vent pour leurs voiles.

« Venez, Roi des Montagnes, fils de Prince ! Venez à nous ! Agitez, ne fût-ce qu'un petit peu les plis de votre Sarong, maître du soir ! »

Au-dessus du houleux quartier commerçant, au-dessus des bruits vigilants du fort, au-dessus de la ville aux maisons d'une éclatante blancheur, la musique retentissait. Au-dessus des richesses et de la domination, les nomades criaient pour avoir la liberté.

Alors, dans la foule des travailleurs et des conducteurs, des têtes se levèrent, attentives, des voix disaient furti-

vement : « Ecoutez ! ce sont nos frères. Ils appellent le vent qui viendra aussi pour nous. »

Et ceux-là, étrangers et hostiles, perdus et isolés dans la foule, chantaient imperceptiblement avec les autres : « Venez ! Seigneur des rêves, vent du soir ! Menez-nous vers les lointains enchanteurs ! »

Entre les nefs des Boughis flottait inobservable, au gré des vagues, la flotte des désirs.

Jusqu'à ce qu'il vienne enfin, le vent du soir !

D'une pirogue à l'autre, de quelques-unes à la fois, puis de toutes ensemble les gongs résonnaient. La grande voix du bronze chantait dans tous les navires. Autour des chanteurs, les flots se poussaient et tremblaient. Les cœurs attentifs battaient aux sons de l'invocation puissante.

Il fallait bien qu'il entendit le vent du soir qui dormait dans les montagnes. Dans les lointains, sous la lumière oblique, il sortit de son antre. Un moment il resta immobile dans l'atmosphère tendrement nuancée. Autour de sa tête inclinée, près des noirs cheveux ébouriffés et le long des yeux obscurcis par le rêve, un nuage d'oiseaux crépusculaires tissait de l'ombre.

« Maître du soir, viens, oh ! viens ! » Les navires, de leur voix de bronze, tous ensemble, l'appelaient.

Les cœurs et leur profond désir, tous ensemble, l'appelaient.

Il étendit les bras à travers l'air frais. Passant en bruisant au-dessus du bois, il accourut vers les siens.

Les voiles enflèrent.

Les cœurs mettaient à la voile.

AUGUSTA DE WIT.

(Dessin de Lingner)

(Traduit du néerlandais par Armand Henneuse)



LE DÉSARROI AMÉRICAIN

HOOVER COMMENCE A NE PLUS VOIR CLAIR

Un ami m'écrivait ces jours-ci de New-York qu'on ne soupçonne pas en France l'inquiétude et le désarroi des dirigeants américains. Entendez des chefs de l'économie comme de leurs hommes de paille politiques. Ils sont devant le mécanisme enrayé de la production comme des touristes jusque-là veinards devant leur auto en panne, et dont aucun mécano ne découvre le mystère.

Inutile de reprendre l'énoncé des indices de la non-prospérité américaine : il suffit d'évoquer les onze millions de chômeurs, la grève des fermiers de l'Ouest, la symbolique équipée de l'armée du *bonus*. Les énormes échafaudages de crédit imaginés par les financiers en détresse suffiront-ils à étayer l'édifice ébranlé? Ajoutons à cela la proximité des élections, de la confrontation des promesses éclatantes avec la lamentable réalité et voici que pour les Etats-Unis, comme pour l'Europe, tous les problèmes se posent à la fois.

Plus exactement, tous les problèmes se posent en fonction de la crise, qu'il s'agisse des dettes, du désarmement, de la prohibition, des tarifs douaniers, de l'étalon-or, de la collaboration économique internationale ou de la pénétration japonaise en Mandchourie. Dans la mesure où l'Amérique comprendra la crise, elle sera capable d'avoir une politique. Pour l'instant le capitalisme américain a des réflexes plus ou moins coordonnés, il est difficile de prétendre qu'il sache où il va.

L'Europe a certes donné au monde, depuis dix ans, d'impérissables exemples de sottise. Mais enfin, elle compte un assez grand nombre d'hommes non dépourvus de sens qui, s'ils n'écartent pas le péril, savent du moins qu'ils y courent. Ce genre d'intelligence est peut-être le privilège des époques de décadence, et il n'est pas donné à toutes



les nations de connaître le luxe raffiné d'une décadence : n'ayant pas eu le loisir d'analyser sa propre croissance, l'Amérique perçoit bien un vaste malaise, mais ne comprend pas, n'accepte peut-être pas de comprendre, comment ce qui s'est fait peut se défaire. Babitt s'est accroché depuis deux ans aux mots d'ordre les plus contradictoires et les plus insanes, usant son optimisme en des actes de foi successifs, fort capable au demeurant de se lancer tête baissée vers la plus invraisemblable issue, et par là fort dangereux pour le reste du monde. D'autant que son immense orgueil survit à tous les écroulements.

EN ESPAGNE

LA "SANJURJADA"

L'insurrection de Sanjurjo a fusé misérablement. Ce même général avait, en avril 1931, placé les 50.000 gendarmes qu'il commandait alors, à la disposition du Dr Marañón et des chefs républicains, obligeant ainsi le roi Alfonso à fuir. Au cours de son procès, Sanjurjo nia avoir voulu rétablir, à présent, la monarchie. Peut-être fut-il poussé par le dépit d'avoir été « limogé », s'étant vu enlever le généralat de la gendarmerie et attribuer celui, moins glorieux à ses yeux, des carabineros (douaniers). Il affirma aussi avoir été offensé par les atteintes portées aux privilèges de l'armée, des officiers naguère tout puissants, dominant le monarque et sa camarilla à tel point que, de 1917 à 1931, le Cercle Militaire de Madrid était le siège officieux du gouvernement véritable.

La débilité de l'équipe gouvernante, est inspirée surtout par « la peur de faire peur ». Largo Caballero, depuis 20 ans permanent des Syndicats, est, avant tout, un mutualiste ; il s'entendait au mieux avec Primo Rivera.

Prieto est un simple républicain qui dirigea, pendant des années, le *Liberal de Bilbao*, quotidien démocrate, financé par le banquier Echevarrieta. De los Rios est, avant tout, un intellectuel coopérateur.

Ne reprochez pas trop à ce gouvernement son piétinement. Quand on étudie les peuples, leurs courants internes, il ne faut pas « transposer ».

L'Espagne n'est pas comparable à des

Tout de même, les responsables font effort pour se justifier, sinon pour comprendre et pour expliquer. Borah, Stimson, Hoover viennent de parler. A n'en pas douter, l'angoisse leur a fait dire ce qu'ils n'avaient jamais dit. Un dialogue plein de réticences et de tâtonnements, mais aussi de possibilités indévisées, a commencé entre le capitalisme européen et le capitalisme américain.

Les sujets de conversation ne leur manquent pas, et ils feraient bien de ne pas trop jouer au plus fin, étant l'un et l'autre assez mal en point, ayant l'un et l'autre grand besoin d'accord et d'entente. Mais le moyen de renoncer à leur nature, et le moyen d'oublier ce qui les oppose?

D'abord la vieille querelle des dettes. La politique yankee a été à cet égard une



étonnante suite d'absurdités : on ne rabat pas un centime, on exige que l'Europe paye, on a du coup la joie d'humilier le vieux continent, ce qui n'est pas rien ; mais on rend impossibles les paiements, par un protectionnisme qu'exige le marché intérieur que réclament pareillement les exportations ; et l'on se met en tête de concurrencer à mort l'industrie européenne sur le marché mondial, d'inonder l'Europe même de produits américains, tout en supprimant les moyens d'achat du client éventuel, cependant qu'une autre incohérence annule celle-là, les capitaux américains s'investissant en Europe conquérant des entreprises aussitôt dressées contre celles d'outre-Atlantique, ou bien se mettant en conserve dans la banque des crédits gelés. De quoi prouver bien clairement, à qui douterait encore, que le capitalisme, malgré l'étymologie, est essentiellement acéphale.

Même constatation en Europe, où la mal-faisante loufoquerie hitlérienne a assez bien répondu à la polarisation versaillaise de la France officielle. Mais la crise a implacablement continué de défaire la trame fragile de 1919. Et le gouvernement français, retour de Lausanne, est prodigieusement embêté.

Le chapitre des Réparations est définitivement clos, personne n'en doute en Allemagne, bien que le public français l'ignore encore, parce qu'on n'a pas osé le lui dire. Mais M. Herriot le sait mieux que personne. Il n'y a pas d'accord de confiance qui tienne ni de *gentlemen's agreement* qui vaille : on ne ressuscitera pas le Plan Young. L'accord de Lausanne, bon gré mal gré, sera ratifié, quelle que soit sur les dettes l'attitude de Washington. Au surplus, si la conversation

nations telles que la France, l'Angleterre ou l'Allemagne ; elle est agricole, et d'une agriculture maigre, de population peu dense, dépourvue d'instruction et d'esprit public. Le seul parti organisé, le vieux Parti Ouvrier socialiste n'a pas la volonté de prendre le pouvoir. Les éléments composant ceux de l'Union générale des Travailleurs, sont des syndicats de mineurs charbonniers des Asturies purement corporatils : — salaires, heures de travail —, ou les syndicats de journaliers agricoles réclamant les hauts salaires lorsque presse la récolte, s'opposant à la venue des moissonneurs étrangers à la région et bousculant parfois les machines. Pas de doctrine collectiviste, ni même réformatrice bien concrète, par exemple en ce qui concerne le problème des latifundia ; et M. De los Rios a dû baser son projet de réforme agraire, non sur les desiderata des syndicats de journaliers andalous, mais sur des études, quelque peu livresques, de ce qui a été fait en Roumanie ou ailleurs.

La « Sanjurjada », comme on dénomme là-bas la sédition récente, a pourtant déterminé des réactions intéressantes. Les partis populaires ont eu le sens d'en profiter pour y jouer leur rôle, en s'unissant à Séville entre syndicats réformistes, communistes, anarchisants pour obliger Sanjurjo à lâcher son pouvoir éphémère et à s'enfuir. De même à Grenade. Ils ont su réclamer un peu partout, plus d'énergie à l'égard des classes conservatrices.

F. G.

franco-américaine doit d'abord être un marchandage — et elle le sera — la position française est mauvaise. M. Hoover ne songera pas une fraction de seconde à établir une compensation entre les 230 milliards qui lui sont dus et les très hypothétiques 18 milliards du solde aussi peu substantiel qu'ironiquement forfaitaire, sur lequel s'est clos la conférence de Lausanne. Aussi M. Julien Durand a-t-il reçu mission de trouver dans la forêt des tarifs quelques possibles clairières.

Une chance en effet demeure : l'Amérique a la hantise de la prospérité perdue, et M. Hoover, candidat, voudrait bien en faire miroiter la nostalgique espérance devant ses millions d'électeurs. Ses propos ne sont à vrai dire pas calculés pour déchaîner en France un délire inconsidéré. S'il doit consentir une rallonge au moratoire, encore n'est-on pas sûr que l'échéance du 15 décembre ne devra pas être couverte. Cette tuile à demi détachée du toit reste suspendue sur la tête de M. Germain-Martin, qui sue à grosses gouttes sur les comptes-croisés du budget. Eu tout cas, la conférence économique mondiale annoncée pour l'automne ne sera honorée de la présence américaine que s'il n'y est point question des dettes, voire même des tarifs douaniers. Tout au plus l'exigeant créancier consentira-t-il à causer séparément avec chacun de ses débiteurs, dont le front unique ne saurait en aucun cas être par lui toléré.

Sévères propos, mais aussitôt tempérés : le peuple des Etats-Unis ne serait point insensible à d'honorables compensations économiques, dont il appert qu'elles consisteraient en des facilités d'exportation. Nous y voilà : le capitalisme américain consentirait à remettre une part des dettes à l'Europe débitrice, s'il avait chance de se rattrapper sur l'Europe cliente. La colonisation du vieux continent, ébauchée par l'Amérique prospère, va-t-elle être poursuivie par l'Amérique appauvrie, imposée par l'Amérique affamée? Ce n'est pas absurde, ce n'est pas rassurant.

Mais le plan n'a pas cette netteté, parce que, une fois de plus, il n'y a pas de plan. On veut des débouchés, on parle de réduction des dettes, mais on n'envisage pas de changer le protectionnisme en vigueur, mais on maintient dans son intégrité le principe des accords Mellon-Bérenger, dont la révision ne serait pas encore admise par l'opinion. Mieux, on lie le problème des dettes à celui du désarmement sous le triple et complexe signe de Hoover, de Wilson et de Shylock.

Si l'Europe s'entend et désarme, une reprise des affaires suivra. Il faut lire l'invective présidentielle à l'Europe, responsable de la crise, par son imbrolio politico-militaire et sa propension à la panique boursière : nouveau mythe électoral auquel nous pouvons assigner la plus heureuse fortune. Si la paix seront lus dans tous les temples. Enfin, par la paix et la reprise, les débiteurs européens perdront leur meilleur atout, et seront acculés au règlement. Ce ne sera qu'un jeu, pour les hommes d'Etat des deux continents, de célébrer ensuite la grande œuvre de salut accomplie en commun. (Il se trouvera bien chez nous d'habiles patriotes pour nous garantir du paiement des dettes par la course aux armements.)

Voilà donc de quoi causer. Quand à s'entendre, c'est plus difficile. Car il y a la « sécurité ». Nouvelle péripétie : M. Stimson et M. Hoover ont des idées là-dessus, et ils ont magnaniment tendu à M. Herriot une



perche flexible. Le Pacte Kellogg a toujours été pris fort au sérieux aux Etats-Unis nul n'en doute. Surtout depuis que le Japon l'a traité comme le dernier en date des chiffons de papier. Ce pacte solennel est considéré par le gouvernement de Washington comme traînant la plus imprescriptible des obligations. A telle enseigne que, si la paix venait à être menacée, les Etats-Unis prendraient aussitôt l'initiative d'une conférence.

Joie délirante au Quai d'Orsay : n'est-ce pas le fameux réseau des garanties réciproques qui soudain s'étend sur le monde? Refroidissement immédiat : en aucun cas l'Amérique qui, cependant, aura soin de garder

Petites paroles sur un tableau du monde

Les paroles, les actes et l'opinion publique

Il ne s'agit pas de faire la satire de notre temps, de prétendre corriger personne. Il s'agit à l'exemple du douanier Rousseau de se mettre devant une belle toile blanche et de peindre le monde tel qu'on le voit.

Quelque médiocre qu'on soit, on a sur d'autres peintres un avantage terrible quand on a trouvé un bon point de vue. Il se fait une répartition du travail entre les hommes. On ne peut pas être en même temps à la foire et au moulin, à la source et à l'embouchure. Tandis que vont bon train les coups de gueule et les coups de canon, retire-toi dans le silence et à petites journées remonte le fleuve des actions jusqu'à la source. C'est de là qu'il faut observer le cours des choses.

Le microbe inconnu

Au chevet du monde malade on a fait venir les experts : le financier, l'économiste, l'industriel, l'agronome, le commerçant en gros, l'exportateur, le petit détaillant, l'agent du fisc, le douanier. Ils se réunissent en moyenne une fois par mois pendant dix jours, quelque part entre Genève et Washington. Cela fait une jolie somme au bout de l'année, mais personne ne s'est jamais amusé à la calculer. Que fait le pape pendant ce temps? Il prie Dieu. Et le défilé des experts continue. Chacun a sa nationalité, sa religion et son système.

Les experts pullulent comme les moines au moyen âge. Leurs écrits paraîtront un jour aussi inutiles et déments que le fracas des conciles sur la Trinité, la consubstantialité du Fils avec le Père.

Les experts sont pareils aux peuplades primitives qui ne savent compter que jusqu'à cinq, et ils jonglent avec les milliards. La décadence générale atteint le noble jeu des échecs. Quel homme d'Etat sait prévoir trois coups d'avance au moment où il fait avancer un pion sur l'échiquier? Je ne m'occupe pour le moment, dit-il, que des valets. Telle question, dit-il, ne sera pas posée, comme si elle n'était pas dans tous les esprits et ne conditionnait pas la réponse à toutes les autres questions, comme si les questions ne se posaient d'elles-mêmes et pouvaient être reléguées sur des voies de garage... Bien entendu, le malade continue à ne pas aller bien du tout. Les experts sont les prêtres des nouveaux mystères d'Eleusis.

I. D.

une force militaire en rapport avec ses besoins, ne tentera de maintenir la paix par la guerre. La désolation s'étend du Quai d'Orsay à la rue Saint-Dominique.

Mais M. Hoover n'est pas à court : il a formé une nouvelle doctrine, qu'il propose à l'assentiment de l'univers. Un territoire aura beau être occupé par les armes, les Etats-Unis n'en reconnaîtront pas au vainqueur la possession légitime. (Il y a beau temps que les Etats-Unis se contentent de l'occupation financière). A quoi le Japon réplique en reconnaissant l'état « indépendant » de Mandchourie. C'est quand même assez pour ranimer les négociateurs de Genève, quand ils se retrouveront nez à nez avec le plan Hoover.

Ne criions pas trop à l'hypocrisie. Il y a là davantage : l'idéologie massive et sommaire de la *prosperity* est à bas. M. Hoover tourne en rond au milieu des débris d'un système. M. Hoover commence à ne plus voir clair. Première condition pour chercher la lumière. Mais n'attendons pas de lui la conception géniale d'un ordre neuf et adapté aux nécessités mondiales. Et perdons une bonne fois l'habitude de supposer de profonds desseins aux hommes d'affaires déguisés en politiques. Cela les dépasse infiniment et ils ne sauraient sortir d'eux-mêmes. M. Hoover, comme ses pareils, s'essouffle à traduire en gestes provisoirement utiles les impulsions d'un organisme économique congénitalement dépourvu de centres supérieurs.

C'est pourquoi des accommodements, des cotes mal taillées, des partages, des compensations, des équilibres partiels et temporaires demeurent possibles. S'il n'y avait dans le monde que la recherche naïve et brutale du profit, la tâche ouvrière serait relativement facile. Mais les nationalismes exaspérés, délirants, élaborent de redoutables coordinations passionnelles, autre aspect de la crise, essentiellement européen. De quoi précipiter le monde au chaos, si le monde se laisse faire.

MARCEL DEAT.

La conversion des rentes

On s'est beaucoup moqué d'un député socialiste qui proposa naguère de « prendre l'argent où il est ». Il est arrivé, même aux rois, de prendre l'argent où il est, c'est-à-dire chez les personnes aisées ou fortunées, chez les riches ; on leur imposait des emprunts forcés. Quand les riches n'y suffisaient pas, le roi s'adressait à l'Eglise qui, pour sauver la face jouait les guillotins par persuasion. Le clergé offrait un « don gratuit » qu'il récupérait ensuite de mille manières.

La rente a été imaginée pour substituer le crédit de l'Etat au crédit personnel du prince. Mais il arrive périodiquement, quel que soit le régime politique, que l'Etat ne peut pas payer les intérêts de sa dette. Alors l'Etat fait banqueroute et les prêteurs (ou les rentiers) sont dépouillés.

La banqueroute a été la grave inconvénient de décourager l'épargne et les prêteurs dont l'Etat continue à avoir besoin. Il fallait trouver autre chose. On a trouvé la conversion des rentes. C'est une opération par laquelle l'Etat emprunteur transforme une dette à 5 p. 100, par exemple, en une dette plus avantageuse pour lui à 3 p. 100 par exemple.

Les idées se modifient lentement. Pendant 250 ans on a contesté en France la légitimité des conversions. Hier encore (exactement en 1878) Gambetta s'écriait à Romans : « Non, je ne laisserai pas léser, pour faire la conversion de la rente, les porteurs qui sont venus avec confiance à la République en apportant leur argent pour la libération du territoire. » Gambetta était un vieux marin et son beau discours cachait une manœuvre électorale.

Certes il y a des degrés entre la banqueroute (totale ou partielle) et la conversion « librement » acceptée par les créanciers de l'Etat, mais c'est toujours plus ou moins la carte forcée. Il est intéressant de voir comment la force intervient pour jouer son rôle dans l'exécution d'un contrat entre deux parties. L'Etat emprunte une somme et paye un intérêt, mais les deux parties ne sont pas sur pied d'égalité, puisque l'Etat emprunteur se réserve de fixer le terme du remboursement. C'est un gros avantage pour l'une des parties contractantes. L'histoire des conversions montre que souvent l'Etat a usé et abusé de cet avantage pour imposer des conversions qui n'étaient « librement » acceptées qu'en apparence. Dans quelques cas, les rentiers se sont révoltés jusqu'à l'émeute. Dans toute conversion il y a une épreuve de force latente.

En se réservant de fixer le terme du remboursement, l'Etat débiteur porte une première atteinte ou une première limitation au principe de propriété. En effet cette clause du contrat favorise celui qui utilise les services d'un capital aux dépens de celui qui le possède.

Pour dissimuler cette atteinte ou limitation au principe de propriété, l'Etat a pris soin de faire rédiger le contrat par des juristes très habiles. L'Etat emprunte un capital et donne en échange un titre de

rente. C'est très fort. De cette façon, le capital, qui ne figure pas sur le titre de rente reste nominalement intangible pour la satisfaction de ceux qui croient à l'absolu de la propriété, tandis que ce même capital sacro-saint est pour ainsi dire pris à revers et attaqué à la base. Par le moyen détourné du taux d'intérêt, l'Etat débiteur manie et utilise à sa guise les capitaux dont il loue les services. Enfin, la rente est dite perpétuelle. C'est un mot qui est de nature à inspirer confiance aux gens distraits ou trop crédules. Perpétuel signifie que le créancier ne pourra jamais exiger le remboursement de sa créance.

La conversion britannique

La presse française parle du succès, de l'éclatant succès de la conversion britannique. Les journaux anglais vont plus loin, ils parlent de triomphe financier.

La conversion britannique porte sur environ 200 milliards de francs. Elle réussit dans la proportion de 90 p. 100. Le taux d'intérêt passe de 5 à 3,5 p. 100. Les rentiers, suivant la formule, acceptent « librement » un sacrifice de 30 p. 100 sur leur revenu. Quels sont les éléments de ce succès, de ce triomphe financier.

On s'accorde à citer en premier lieu le patriotisme britannique. Certes il serait contraire à la réalité de contester la part du sentiment national dans cette grande aventure mais le patriotisme est trop souvent, comme on sait, « le dernier argument des fripons » pour qu'on n'ait pas la curiosité de savoir de quoi est fait ce sentiment na-

tional et dans quelles conditions il s'est manifesté.

La chute de la livre a atteint profondément l'Angleterre dans sa richesse et son orgueil. Il en est résulté que l'intérêt et le sentiment ont réagi ensemble dans le même sens et créé ce qu'on peut appeler une atmosphère favorable. Mais ne soyons pas plus royalistes que le roi. La grande revue *The Economist* le reconnaît franchement : Il est heureux, pour le Gouvernement dit-elle, que le succès de l'entreprise de conversion ne dépende pas entièrement du sentiment patriotique avec lequel les porteurs privés de titres de l'emprunt de guerre remplissent leur devoir. La même revue, après avoir rendu hommage au sentiment national, avoue que : la réussite d'une conversion sur une si grande échelle n'a été possible que parce que les temps sont mauvais, les affaires à un niveau exceptionnellement bas... On pourrait presque dire que le résultat de la conversion s'explique par l'existence de près de trois millions de chômeurs.

Le gouvernement britannique a su combiner l'appel au sentiment avec une politique quasi dictatoriale. Il n'a pas eu de résistance à briser car il a fait comprendre dès le premier jour, dès le premier mot, que l'opération devait réussir et qu'elle réussirait. Dès lors le succès de l'opération était d'avance aux deux-tiers assuré, car le gouvernement contrôle directement ou indirectement les 2/3 des titres de rente. Quant au dernier tiers, les petits et moyens porteurs de titres de rente, ils ont appris sur les terrains de sport à être beaux joueurs. Au lieu de se cramponner à une notion abstraite et absolue

de droits acquis et de capital intangible, ils ont sacrifié 30 p. 100 de leur revenu au dieu de la production et du commerce. Comme s'ils comprenaient obscurément, instinctivement, que tout ce qu'on enlève à la rente on le donne à l'énergie individuelle et collective.

La conversion française

La conversion française se présente dans des conditions différentes et sous des auspices moins favorables.

Au printemps 1931, la conversion aurait pu se faire aisément. Les compagnies d'assurances qui détiennent de gros paquets de titres de rente ne l'ont pas permis. Le gouvernement modéré, libéral-conservateur s'est incliné devant une coalition d'intérêts particuliers. Aujourd'hui la situation est différente, puisque le budget est en déficit. A la Chambre et au Sénat, plusieurs orateurs ont dit que la situation était « grave ». Mais le gouvernement n'a pas osé « insister durablement » comme a dit M. Herriot. Il a mis une sourdine à de timides petits coups de tocsin. En un mot comme en cent il a manqué d'autorité. Et il continue. Hier encore le ministre des finances déclarait : « Le succès éclatant de la conversion du War-Loan est le plus bel acte de foi patriotique et la plus énergique affirmation de volonté d'un peuple en faveur de son redressement économique et financier. » Toujours les grands mots creux. Il ne s'agit pas tant de foi patriotique et de volonté d'un peuple que d'une action du gouvernement, comme le prouve l'exemple britannique.

Puisque M. Germain Martin fut professeur avant d'être ministre, rappelons-lui quelques passages de ses savants écrits : « Le Roi passa outre et les événements montrèrent que les rentiers étaient les plus soumis des sujets, lorsqu'ils se trouvaient en présence d'un pouvoir fort. » Aujourd'hui les sujets sont des citoyens-contribuables, mais les rentiers sont toujours des rentiers. « Aujourd'hui, dit encore M. Germain Martin, c'est le suffrage universel, hier c'était le monarque de droit divin, qui par un seul acte de leur toute puissance, dérangent l'harmonie budgétaire. Dans les deux cas, il faut trouver, et rapidement, des recettes nouvelles ; de nos jours on s'en prend volontiers au tabac ou aux successions ; jadis on appelait à son aide les affaires extraordinaires. » M. Germain Martin confond-il le suffrage universel avec le gouvernement ? Et songerait-il par hasard, lui aussi, à s'en prendre au tabac et aux successions ?

La coalition d'intérêts qui a fait échouer la conversion au printemps 1931 s'agit de nouveau, quoique avec prudence. Ses porteparole, M. Reynaud et M. de Kerillis, l'un à la Chambre, l'autre dans *l'Echo de Paris*, savent bien que la conversion est inévitable, mais ils posent des conditions, ils marchandent leur appui, ils font du chantage. Ils disent au gouvernement : Prenez-nous dans votre majorité, faites avec nous l'équilibre budgétaire, on parlera ensuite de conversion.

De leur côté les partis de gauche posent aussi des conditions. Ils ne donneront leur appui au gouvernement que si l'on ménage les « petits rentiers ». Voilà un « acte de foi patriotique » subordonné à beaucoup de conditions, à bien des marchandages.

Tels sont les sentiments et les intérêts en jeu et le gouvernement flotte comme une grosse vessie en dérive.

LOUIS LONAY.

La semaine de 40 heures

Le 21 septembre se réunira à Genève une session extraordinaire du Conseil du Bureau International du Travail. C'est la première fois, on l'a remarqué, qu'il y a une réunion en dehors des sessions régulières trimestrielles. A quoi doit-on cet événement ? C'est le délégué du gouvernement italien, l'ancien franc-maçon et ardent néo-fasciste De Michelis, qui a proposé la convocation d'une session spéciale pour examiner d'urgence la question de la réduction générale des heures de travail comme mesure immédiate contre le chômage.

Cette question connaît déjà une assez longue histoire. Elle est venue des rivages réformistes d'outre-Atlantique : c'est William Green, le président de la Fédération Américaine du Travail, qui dès son rapport de 1926, demanda la prise en considération d'une réduction générale de la semaine de travail. Ayant traversé l'Océan, cette idée a été adoptée par les organisations ouvrières européennes, et surtout par la Fédération Internationale d'Amsterdam.

En France, la C. G. T. en a fait un des piliers de son programme. Dans le manifeste de novembre 1931 elle indiquait parmi les conditions de solution de la crise : « la diminution du temps de travail ». A la conférence du B. I. T. qui a eu lieu en avril 1932, Jouhaux, au nom des délégations ouvrières, proposa une résolution qui invitait le Conseil à préparer l'adoption prochaine d'une réglementation internationale sur la semaine de quarante heures. La résolution fut approuvée par 48 voix contre 37.

Cette mesure parut entrer dans les vues des dirigeants américains et c'est peut-être en liaison avec cela que le gouvernement italien annonça son adhésion officielle et proposa la convocation dont nous avons parlé. Cet acte avait été préparé par une interview retentissante du sénateur Agnelli, président de la Société Fiat, déclarant à l'Unité Press que le seul moyen de faire face à la crise c'était de « réduire les heures de travail, en augmentant proportionnellement le salaire ». Pour qui connaît les mœurs politiques de l'Italie fasciste, il n'y a pas de doute que le sénateur Agnelli n'aurait pris publiquement une telle position, sans y être préalablement autorisé par le gouvernement, et même sans en avoir été sollicité. L'interview Agnelli, destinée surtout à l'opinion publique américaine, n'était qu'un premier sondage, dans une opération dont la deuxième étape a été la démarche de De Michelis à Genève.

On a dit que la proposition faite à Genève ne coûtait rien au gouvernement fasciste, qu'elle était même un monument d'hygiène démagogique. Rien de plus vrai. La politique du fascisme a réduit au chômage permanent au moins 40 0/0 des travailleurs

italiens de l'industrie et de l'agriculture dont le reste n'est employé, sauf une minorité, que quelques jours par semaine et à des salaires qui sont les plus bas parmi ceux de tous les pays capitalistes. Pour l'Italie la proposition se présente donc comme celle d'un médecin conseillant une diète rigoureuse et une sous-alimentation à un corps amaigri et exténué.

Mais cela ne signifie point qu'on doive renoncer à la lutte pour la semaine de quarante heures. Au contraire. Nous ne sommes pas de ceux qui attendent de l'adoption, du reste hypothétique, de cette mesure, le miracle de la cessation du chômage. Mais nous croyons que les organisations ouvrières ont tout intérêt d'insister sur cette revendication, sans s'effrayer de la manœuvre fasciste. Et cela pour deux raisons principales :

Premièrement, parce que l'adoption de cette mesure peut permettre d'absorber, par ci par là, quelques centaines de milliers de chômeurs et toute amélioration du marché du travail, même partielle, est favorable aux travailleurs aussi bien qu'à leurs organisations.

Deuxièmement, parce que cette mesure est autre chose que le perpétuel chantage de la « réduction des prix de revient », c'est-à-dire de la réduction des salaires, que les capitalistes emploient vis-à-vis de la crise et lui proposent comme solution. On affirme également l'intangibilité du salaire. On cherche les solutions ailleurs que dans l'abaissement du niveau de vie des ouvriers. Est-ce que la réunion de Genève nous donnera de tels fruits ? Il serait bien naïf de le croire. Réduire les heures de travail sans toucher aux salaires, cela veut dire réduire la part du profit capitaliste dans les prix de revient. Or, toucher au profit, c'est toucher à tout le capitalisme.

Lutter pour la semaine de quarante heures, pour la redistribution de la main-d'œuvre et pour l'élévation de la capacité de consommation des ouvriers c'est lutter pour un principe socialiste. Cela veut dire que, malgré les soi-disantes adhésions gouvernementales, la lutte sera dure et entraînera bien loin les forces qui la mènent des deux côtés de la barricade. Si les organisations ouvrières s'en rendent compte, la lutte pour la semaine de quarante heures pourra avoir une importance analogue à celle pour la journée de dix heures, dont Marx écrivait dans l'Adresse inaugurale de la Première Internationale : « Le bill de dix heures ne fut pas seulement un succès pratique ; ce fut aussi le triomphe d'un principe ; pour la première fois, au grand jour, l'économie politique de la bourgeoisie avait été battue par l'économie politique de la classe ouvrière. »

Après le Congrès d'Amsterdam

POUR LUTTER EFFICACEMENT CONTRE LA GUERRE

Il est indispensable de connaître et de diffuser les publications suivantes :

- Après Lausanne et Genève, par G. Rémy 10 »
- L'U. R. S. S. et la Paix. Recueil de documents, propositions de paix et de désarmement du Gouvernement des Soviets aux gouvernements d'Europe, d'Amérique, etc. (1917-1929) 20 »
- Réponse à Tardieu, faite par Litvinov à la Conférence du désarmement 0 25 »
- La Guerre de demain, p. F. Bonte 5 »
- Contre le Courant, par Lénine et Zinoviev (2 tomes) à 20 »
- Contre la guerre impérialiste, magnifique album de Martel 12 »
- L'Internationale Communiste et la guerre 3 »
- L'Antimilitarisme révolutionnaire, par Alfred Dupont et Fischer 5 »
- L'Impérialisme français désarme-t-il? (M. Lebrun), brochure illustrée 1 »
- La Course à la guerre (Duclos et Marty) 1 50 »
- La lutte contre le danger de guerre Petite Bibl. Lénine n° 4 2 »
- L'attitude du prolétariat devant la guerre 3 »
- Contre la guerre impérialiste, par A. Marty 2 »

Catalogue général fourni sur demande
BUREAU D'EDITIONS, 132, 1^{er} St-Denis
PARIS (10^e), chèque postal 943-47

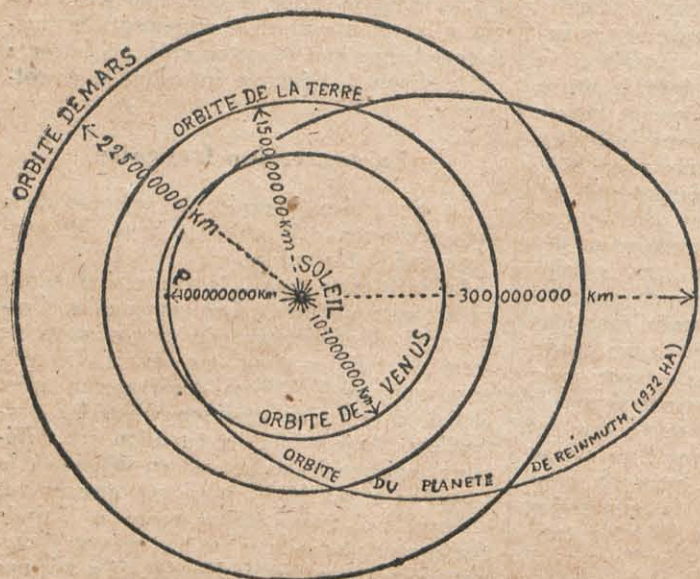
Dernières nouveautés

- H. Boecher : Chinols, Japonais et brigands... 12 fr.
- Étonnant reportage au G. Q. G. du maréchal Tchang-Tsueliang pendant les derniers événements de Mandchourie. Traduit de l'allemand.
- H.-R. Berndorff : Les Grands Espions... 15 fr.
- Les espions vus de près par un officier allemand. Aventures vécues et qui prennent une grande place dans l'histoire de la dernière guerre.
- C.-G. Jung : La théorie psychanalytique... 15 fr.
- L'école d'Yung est appelée aussi "hyperfroidisme".
- G. Charensois : Comment ils écrivirent... 15 fr.
- Confession littéraire des principaux écrivains d'aujourd'hui.
- G. Petitclaude : Les Gaietés du baccalauréat... 12 fr.
- F. Duviard : Les Sauvages... 12 fr.

EDITIONS MONTAIGNE, 13, Quai Conti, PARIS

DU NOUVEAU DANS LE CIEL

I. Une planète qui rase la terre



Orbites de la nouvelle planète, de la Terre, de Vénus et de Mars

On sait que le système solaire n'est qu'une partie infinitésimale de l'univers, dont les immenses espaces sont à peine et superficiellement explorés. Mais même la connaissance du système auquel appartient notre planète est loin d'être achevée. Les observateurs continuent à découvrir, de temps en temps, de nouveaux astéroïdes, dont le nombre atteint déjà 1.300.

On croyait autrefois que ces petites planètes tournaient toutes entre l'orbite de Mars et celle de Jupiter. Ensuite on a constaté pour certaines d'elles des orbites exceptionnelles : *Eros* (découvert en 1898) et *Delparte* (découvert en 1931) pénétrèrent à l'intérieur de l'orbite de Mars. Un astéroïde, relevé tout récemment et qu'on appelle 1932 H. A., présente la même particularité.

Il s'agit d'une petite planète que le docteur Reinmuth a reconnue le soir du 24 avril de cette année sur une carte photographique de l'Observatoire d'Heidel-

berg. Sa splendeur est très faible, quoiqu'elle ne se trouvât, au moment où on l'a découverte, qu'à dix millions de kilomètres de la Terre. Probablement, on ne pourra plus la relever, même avec les plus puissants moyens optiques dont on dispose aujourd'hui, dans les parties de son orbite qui seront les plus éloignées du Soleil.

La planète de Reinmuth présente encore une autre particularité. Son orbite, qui est fortement excentrique, dans sa partie périhélique (la plus rapprochée du Soleil) est intérieure à celle de Vénus, et pourra se rapprocher grandement de la Terre.

La nouvelle planète, en effet, fait son évolution autour du Soleil en un an et huit mois, en passant d'une distance minime de 100 millions de kilomètres du Soleil (au périhélie) à une distance maxima de 300 millions de kilomètres (à l'aphélie). En conséquence, puisque Vénus n'est éloignée du Soleil que de 107 millions de kilomètres, la Terre de 150 et Mars de 225, on voit que l'exceptionnel astéroïde doit rencontrer les orbites de Vénus, de la Terre et de Mars.

Si son orbite était placée sur le même plan que celle de la Terre, la petite planète pourrait même s'y heurter, ce qui ne serait point agréable pour nous, quoiqu'elle n'ait qu'un diamètre de 2 kilomètres. Heureusement, son orbite est quelque peu inclinée sur celle de la Terre, de façon qu'aucune collision n'est à craindre. Mais la petite planète pourra se rapprocher de nous jusqu'à 3 millions de kilomètres, c'est-à-dire jusqu'à une distance cinquante fois moindre que celle du Soleil et huit fois moindre que celle d'*Eros*, dont le... record est ainsi battu.

II. Une éclipse totale du soleil

Le 31 août, se produira une éclipse totale de Soleil, qui pendant une centaine de secondes sera couvert entièrement à nos yeux par la Lune. L'ombre de la Lune touchera la Terre dans les régions circumpolaires très au nord du détroit de Behring. Ensuite, en procédant sur l'Océan Glacial Arctique du N.-W. au S.-E., elle traversera le continent américain dans la région du Mackenzie et la baie d'Hudson, passera dans le Canada entre Québec et Montréal, entrera aux Etats-Unis et, après avoir traversé l'Etat du Maine, se perdra dans l'Océan Atlantique.

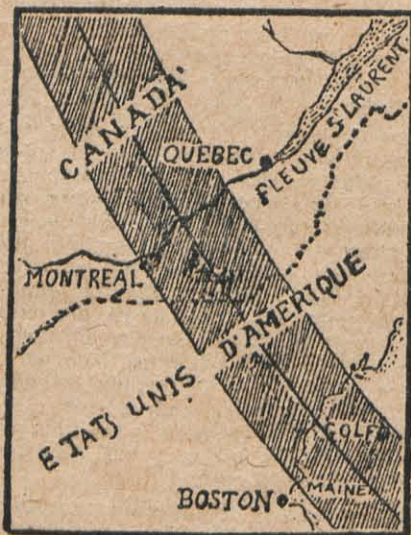
C'est au Canada, dans la zone entre Québec et Montréal, que se sont rendus de nombreux astronomes pour étudier l'éclipse. Une délégation française aussi se trouve déjà sur place, à Louisville.

La « phase de totalité » durera, dans la région canadienne, moins de deux minutes. Et pourtant, dans ce très court laps de temps, il y aura un grand nombre d'observations à faire. Nos connaissances sur les différents phénomènes qui accompagnent une éclipse sont encore assez incertaines.

Il y a, avant tout, la couronne solaire, qu'on ne peut observer qu'en cas d'éclipse totale. Le disque lunaire, teint du noir le plus sombre, est suspendu dans l'air au milieu d'une auréole naquée. Tout le long du disque court un anneau de lumière éblouissante, d'où se détachent des panaches roses ou rouges aux formes les plus différentes : langues, cornes, nuages, etc., parfois presque suspendus et sans base apparente, parfois entourant totalement ou en grande partie le bord de la Lune. La couronne présente sa plus vive splendeur à la base, et s'estompe peu à peu vers l'extérieur. Son épaisseur souvent est égale à celle de la Lune, et parfois la dépasse. En dehors des éclipses, la couronne et ses

panaches sont complètement effacés par la lumière du Soleil.

L'une des études les plus importantes dont l'éclipse offre la possibilité, est celle de la composition chimique de la couronne solaire moyennant l'examen spectroscopique. On se sert, à cet effet, de la « chambre prismatique », c'est-à-dire d'une cham-



bre photographique devant l'objectif de laquelle on a mis un prisme. Puisque la couronne est composée de plusieurs gaz (hydrogène, hélium, etc.), le prisme sépare les radiations lumineuses émises par ces gaz. Sur la plaque photographique, on obtient ainsi une image composée de plusieurs arcs de cercle, chacun desquels correspond à une raie spectrale caractéristique d'un gaz déterminé. Une grande importance ont les observations des raies du coronium, élément encore mystérieux dont on a constaté la présence dans la couronne solaire et dans les gaz volcaniques.

La quantité de lumière émise par la cou-

ronne et par ses panaches est aussi mesurée, en se servant de la cellule photo-électrique. Une particulière attention sera prêtée à la flexion subie par les rayons lumineux émis par les étoiles, flexion qui se produirait lorsque ces rayons passent à la proximité du disque solaire éclipsé. Ces observations sont étroitement liées aux discussions sur la théorie de la relativité, et l'on comprend l'intérêt qui s'y rattache.

La lumière du Soleil, lorsqu'il est partiellement éclipsé, prend une teinte particulière, du fait que le bord solaire a une coloration différente de celle du centre de l'astre, à cause de l'absorption produite par l'atmosphère qui entoure le Soleil. Cette teinte est au bord moins blanche qu'au centre : cette différence et le rouge des panaches produisent des variations de couleurs dans le ciel, dans les nuages, où elles donnent lieu parfois à des reflets crépusculaires et à des irisations merveilleuses. L'ombre aussi des objets est plus nette et précise, du fait de l'amointrissement de la source lumineuse.

Les astronomes ne sont pas d'accord, jusqu'à présent, sur un autre phénomène qui accompagne l'éclipse : celui des ombres volantes. Ce phénomène, déjà signalé

par Arago en 1842, se manifeste par des faisceaux ou des zones d'ombre ondulée et fuyant comme des crêtes de vagues poussées par le vent. Ces ondes serpentine se projettent tout alentour et sur tous les objets ; elles sont dues peut-être à des phénomènes d'interférence.

L'accord existe encore moins au sujet de ce qu'on a appelé le vent de l'éclipse, dont certains contestent même l'existence.

Toute une série d'autres observations sont dans le plan de travail des astronomes : observations chronométriques, sur la durée des différentes phases de l'éclipse ; observations magnétiques, sur les perturbations que subit l'aiguille magnétique pendant l'éclipse ; observations météorologiques, sur la chute de la température, la variation barométrique, etc.

Comme on voit, les cent secondes pendant lesquelles les observateurs pourront suivre l'éclipse totale sont extrêmement surchargées. On comprend que de nombreuses équipes d'astronomes prennent part aux observations, ce qui permettra de réaliser le plus possible le programme de travail et de garantir par le contrôle réciproque l'exactitude et la validité de certains résultats.

G. S.

LE CONGRÈS INTERNATIONAL D'ASTRONOMIE

A Cambridge, près de Boston, aux Etats-Unis, s'ouvrira, le 2 septembre, le quatrième Congrès de l'*Astronomical International Union*. Le choix du siège et de la date est évidemment en liaison à l'éclipse totale de soleil du 31 août, qu'on observe surtout en Amérique. Les astronomes qui se sont déplacés le long de la « zone de totalité » n'auront plus qu'à prendre le train pour le Sud et participer ainsi au Congrès.

L'Union Astronomique Internationale est présidée par Sir Frank Dyson, astronome anglais, assisté de cinq vice-présidents et d'un secrétaire général, le professeur Stratton, directeur de l'Observatoire de Cambridge. Etant donné l'extension énorme qu'a prise aujourd'hui la science astronomique, l'Union est divisée en trente-cinq sections ou commissions, chacune desquelles se réserve un domaine particulier. Ainsi il y a les commissions de l'Astronomie dynamique ou mécanique

céleste, de l'Astronomie méridienne, de la Physique solaire, de la Lune, des Longitudes et Latitudes, des Etoiles filantes, des Parallaxes stellaires, de la Photographie stellaire, des Etoiles doubles, des Etoiles variables, des Nébuleuses, de l'Heure, etc.

Et peu à peu, il s'est produit parmi les différents Observatoires une certaine division du travail.

D'autre part, on peut dire que tous les Observatoires du monde sont virtuellement reliés entre eux et collaborent sur des programmes communs, en se partageant les tâches selon leurs propres forces et les moyens dont ils disposent. Cette division du travail et cette collaboration unifiée ne nous offrent-elles pas l'image de ce que pourrait être l'organisation de la société humaine, si elle suivait dans les domaines politiques et économiques les mêmes critères qui assurent les progrès de la science ?

LE PLUS GRAND TÉLESCOPE DU MONDE

Un banquier américain, M. Mac Donald, a laissé à l'Université du Texas un legs de 25 millions de dollars (625 millions de francs) pour la doter d'un télescope, qui serait de beaucoup le plus grand du monde.

Avec une telle somme, on pourra construire un télescope du modèle celluloisé de Ritchey, d'une puissance au moins triple du plus grand télescope actuel, qui se trouve à l'Observatoire du mont Wilson, en Californie. Son diamètre serait de huit mètres. Puisque la quantité de lumière recueillie par un objectif est proportionnée à sa surface, le nouveau télescope arriverait à concentrer deux millions et demi de fois la quantité de lumière que peut recueillir l'œil humain, dont la pupille n'a qu'une ouverture d'un demi-centimètre.

Cette puissante concentration de lumière sera utilisée au maximum par l'emploi de la photographie, qui accumule la lumière qu'elle reçoit continuellement, tandis que l'œil humain ne retient l'image dont il est frappé que pour un dixième de seconde. Avec le nouveau télescope, on pourra photographier des étoiles environ dix mille milliards de fois moins brillantes que la plus faible étoile visible à l'œil nu.

Le pouvoir de cet instrument sera tel qu'on pourra agrandir la lune, les planètes et les nébuleuses amorphes jusqu'à 22.500 fois ; pour les champs stellaires, les amas de la Voie Lactée et les nébuleuses spirales, l'agrandissement pourra être poussé jusqu'à 37.000 fois. Avec un agrandissement de 22.500 fois, la lune, qui est éloignée de nous de 384.395 kilomètres, sera rapprochée jusqu'à 17 kilomètres. Nous

pourrions y voir des objets de 25 mètres de diamètre.

Toutes les questions concernant la nature de la surface de Mars (tout le monde a entendu parler des fameux « canaux ») seront résolues, puisqu'on arrivera à voir sur Mars des objets d'une extension de 3 kilomètres.

On pense que la construction de 8 mètres d'ouverture sera achevée avant un quart de siècle. Vingt années d'études avec un pareil instrument apporteront à la science ce que n'ont pu donner les trois siècles écoulés depuis l'invention de la lunette.



Une école nouvelle en 1880

PAUL ROBIN, GRAND ÉDUCATEUR POPULAIRE



Rappelons que Paul Robin fut parmi les pionniers du mouvement des étudiants socialistes et prit part, en cette qualité, avec Tridon, Longuet, Germain Casse, au célèbre congrès international de Liège. Il adhéra à la Première Internationale, fut délégué aux Congrès de Bruxelles (1868) et de Bâle (1869) et condamné en 1870 comme membre de la section parisienne de l'Association Internationale des Travailleurs.

Par une froide journée de novembre 1880, les jeunes pensionnaires de l'Orphelinat Prévost à Cempuis, petit village de l'Oise, virent arriver au milieu d'eux un homme ayant dépassé la quarantaine, de taille moyenne, trapu, légèrement voûté, qui avait les yeux bleus très vifs, une barbe presque fauve et de longs cheveux châtains clair bouffant en boucles sous un feutre à larges bords. Il conquiert tout de suite le cœur de ces enfants par sa simplicité affectueuse et, le 20 décembre suivant,

Les socialistes égauxitaires, anarchistes ne veulent pas, ayouter aux inégalités naturelles des inégalités artificielles ; ils n'admettent pas la hiérarchie des fonctions le médecin n'est pas supérieur au ouvrier et cela au seul droit à une nourriture plus recherchée à un vêtement plus confortable. Tous les deux, après avoir accompli la tâche minime qui leur incombe dans une juste répartition du travail nécessaire à la collectivité, tous les deux ont un droit égal à employer leur temps comme ils le jugent bon ; dans les réunions où l'on s'occupe des affaires de leur groupe communal ou fédéral, on ne considère pas le titre de l'homme pour la valeur de ses arguments

toutes les facultés de l'être humain : santé, vigueur, intelligence, beauté, bonté. Elle repose exclusivement sur les réalités expérimentales et ne tient aucun compte de conceptions métaphysiques purement basées sur la raison et le sentiment. »

Le mot d'ordre à Cempuis, le plus cher disciple de Robin, Gabriel Giroud, l'exprime ainsi : « La vérité d'abord, la moralité et la beauté viendront par surcroît. »

En cet internat, qui fut plus une famille qu'une école, il y eut jusqu'à 200 élèves de quatre à seize ans et la bonne administration des propriétés et des ateliers exigea le travail de trente à cinquante adultes. Cette propriété de près de 18 hectares fait vivre une dizaine de vaches, deux chevaux, une porcherie, une lapinière, une basse-cour ; dix-neuf ateliers sont annexés à l'école, depuis l'imprimerie jusqu'à la forge et la cordonnerie.

Voici l'emploi du temps des enfants de dix ans : sommeil, 9 heures ; soins personnels, propreté, repas, récréations, 3 heures ; travaux scolaires, 4 heures ; travaux collectifs pour la maison, participation à

la cuisine, nettoyage et entretien des locaux, réparation des vêtements, 2 heures ; travaux agricoles, horticoles, industriels, 3 heures ; occupations libres, 3 heures.

Cempuis est une école de culture éclairée du corps : vie, nu-tête, dans le parc et les champs de la propriété ; classes en plein air ; classes-promenades ; propreté méticuleuse du corps et des vêtements ; usage régulier et fréquent des bains ; alimentation très surveillée, surtout végétarienne ; mobilier scolaire rationnel ; pas de bras croisés ; écriture droite ; gymnastique correctrice et jeux ; natation dès l'âge de dix ans, cyclisme, tir, équitation ; promenades et excursions de plusieurs jours (le boy-scoutisme avant le mot) ; colonies scolaires de vacances à la mer (dès 1883) ; fiches individuelles de santé et mensuration anthropométriques périodiques.

Cempuis est une école d'éducation organique ou manuelle : large emploi du matériel frebelien adapté et complété par Charles Delon (un autre méconnu) ; modelage avec l'argile et la cire ; construction d'appareils et d'objets utiles par les plus grands enfants ; participation des enfants des deux sexes à divers travaux de bricolage, couture, cuisine ; jusqu'à douze ans, « papillonnage » d'un atelier à l'autre, puis quand l'enfant est orienté, spécialisation dans l'apprentissage d'un métier (cinq heures pendant deux ans) ; et voilà un bon ouvrier, car « l'apprentissage spécial d'un métier est chose très courte lorsque l'éducation générale a été bien faite ».

Cempuis est une école active de culture intellectuelle fondée sur le respect de l'esprit d'observation, de recherche et d'imitation de l'enfant : éducation méthodique des sens et de l'esprit scientifique ; expériences diverses et observation météorologiques par les élèves eux-mêmes ; jeux de calcul, de lecture, de grammaire ; étude de la sténographie Aimé Paris ; clarté et précision en français, les enfants n'écrivant que lorsqu'ils ont quelque chose à dire ; souci très aigu de la diction ; chant par la

méthode modale ou chiffrée, avec fanfare de cinquante exécutants des deux sexes ; les enfants lisaient les recueils musicaux aussi facilement que leurs livres scolaires, d'ailleurs fort peu nombreux et rarement utilisés ; dessin d'après nature ; chaque enfant a son carnet de poche pour les croquis ; Paul Robin devance Quénioux... au grand scandale d'un inspecteur général qui constate qu'à Cempuis on fait dessiner des hommes et des animaux avant de faire l'éducation de l'œil et de la main à l'aide du plâtre en relief et de la perspective.

Cempuis est une école de culture morale largement humaine. L'éducation morale est pratique, basée sur le réel, avec comme idéal : la fraternité et la solidarité ; comme moyens : l'exemple des adultes, la coéducation des sexes, le travail physique et mental rationnellement organisé, la pratique quotidienne de l'altruisme et de l'autonomie des écoliers ; dès 1884, un visiteur anglais, C.-R. Drysdale, signale le large recours aux charges sociales ou missions de confiance, réparties par voie de roulement ; enfin, Robin organise l'institution des petits papas et des petites mamans, les plus âgés devenant, du dortoir à l'école et au réfectoire, les initiateurs et les protecteurs responsables des plus jeunes.



ROBIN caricaturé par l'illustration en 1880

Cempuis est un foyer de vie laïque ; on ne nie pas Dieu, on l'ignore, car Paul Robin pense qu'on ne doit enseigner que ce qui est démontrable et que les enfants élevés parmi les réalités, avec la plus grande liberté, ne s'inquiètent pas du problème de la divinité. D'autre part, les causeries astronomiques de Robin, si passionnantes, ouvrent à la poésie bien des esprits et bien des cœurs.

Pour une telle œuvre, il faut des éducateurs d'élite, et Robin ne le laissait pas ignorer aux candidats aux emplois vacants à l'Orphelinat ; ces éducateurs, il ne les eut pas souvent ; le personnel auxiliaire ne fut pas toujours à la hauteur de sa tâche.

Mais Robin est un animateur incomparable ; il a l'œil sur tout ; debout avant tout, il est le dernier couché ; il ignore jours de repos et vacances ; son zèle est inlassable, son activité prodigieuse, son dévouement absolu.

Cempuis est connu partout ; on vient le visiter de la France entière et de l'étranger ; par ses sessions normales de pédagogie pratique, de 1890 à 1894, que nous appellerions aujourd'hui des Semaines pédagogiques, l'école devient un centre rayonnant d'éducation nouvelle.

Mais Paul Robin était athée, socialiste-libertaire, néo-malthusien : une violente campagne de presse — après plusieurs autres — se lève contre lui pendant l'été de 1894 ; une enquête dirigée par le très catholique inspecteur général Jacoulet a lieu du 25 au 28 août ; le 30, la révocation de Robin était décidée en Conseil des Ministres, M. Georges Leygues étant à l'Instruction publique ; le 31, Robin était révoqué par le préfet de la Seine. Le Conseil général, administrateur responsable de l'Orphelinat, protesta avec énergie, se vit refuser la communication du rapport Jacoulet (encore secret en 1932), ouvrit une enquête au grand jour et, en conclusion de ses séances des 28 mai et 1^{er} juin 1895, blâma le préfet et vota à Paul Robin une allocation annuelle de quatre mille francs.

Quelque peu fatigué, abandonné de beaucoup de ses meilleurs amis (James Guillaume, Elisée Reclus, Pierre Kropotkine, Ferdinand Buisson), à cause de sa foi néo-malthusienne, Robin ne se défendit guère ; contre la plupart de ses accusateurs, il avait des documents écrasants, des lettres qu'ils lui avaient écrites, pleines d'admiration et de reconnaissance ; il dédaigna de les produire...

Quelques mois après, Robin écrivait, avec une juste fierté, dans son bulletin « L'Éducation Intégrale » (16 juin 1895) : « Le premier en France, j'ai pendant quatorze ans donné à des enfants une éducation qui les a tous rendus d'une bonne vigueur physique, leur a procuré une instruction, sinon étendue au moins uniquement basée sur des vérités objectives incontestables, leur a donné l'esprit d'observation, d'expérience, et enfin, malgré leur ignorance, et leur dédain de toute conception extra-humaine, les a faits ou laissés des êtres moraux et bons. Dans l'Orphelinat Prévost, cet établissement sans Dieu, les garçons et les filles de 4 à 16 et 17 ans furent élevés en commun, en grande famille, dans la plus grande liberté possible, chacun réunissant en lui les qualités des deux classes aujourd'hui ennemies, la culture du cerveau et le métier, présentant ainsi un premier type de ce que doit à court terme devenir tout être humain. »

Paul Robin rêvait mieux encore ; ses écrits de 1869-1872 dans la « Philosophie Positive », la revue de Littré, le prouvent ; ses articles de l'« Éducation Intégrale » aussi, et enfin ses conversations avec ses meilleurs amis. Mais, en 1908, il précise définitivement sa pensée : « Puisque l'éducation n'est pas toute puissante, il faut faire appel à la sélection scientifique, décourager les médiocres de trop reproduire leur race, faire tout pour empêcher la reproduction des inférieurs... La question de bonne naissance prime celle de bonne éducation. »

Robin vieillit ; sa vue réduite et ses mains tremblantes le désolent ; son activité intellectuelle se ralentit. A 75 ans, le 31 août 1912, il absorbe du chlorhydrate de morphine et meurt le 1^{er} septembre au matin, en murmurant à sa femme : « Je ne hais personne ».

Son corps est incinéré. Au columbarium du Père-Lachaise, une plaque a porté durant dix ans cette inscription : Paul Robin, 1837-1912. La plaque a disparu ; les cendres ont été jetées à l'ossuaire.

A l'occasion du vingtième anniversaire de sa mort, nous avons voulu rendre à Paul Robin ce modeste témoignage de sympathie et de reconnaissance. Son vieux camarade, le savant Emile Duclaux, lui écrivait : « Il te faudra bien aimer parce que tu as bien aimé le peuple ». Ce sera justice.

Cet homme enthousiaste, passionné, eu ses naïvetés, ses impatiences, ses défauts ; mais il fut toujours sincère ; son désintéressement fut absolu. Qu'on le veuille ou non, il est un des plus grands pédagogues français du dix-neuvième siècle, et Cempuis reste le modèle, souvent non dépassé, des écoles nouvelles d'aujourd'hui.

JEAN VIDAL

L'indépendance, comme toute chose, se paie. C'est parce qu'il est un journal vraiment indépendant que "MONDE" se vend 1 fr. 50 et qu'il est obligé de faire appel au concours de ses lecteurs.

LA SEMAINE POLITIQUE

LE REICHSTAG SOUS LA MENACE DE DISSOLUTION

La situation outre-Rhin reste, plus que jamais, confuse et paradoxale.

Confuse, parce que nul ne peut prévoir comment elle évoluera, et que cette confusion est en grande partie créée par l'effacement momentané d'un prolétariat divisé. Paradoxale, parce qu'aucun des partis en présence n'a adopté l'attitude qui, logiquement, devrait être la sienne.

Il n'est certes pas naturel que 14 ou 15 millions d'ouvriers ne tiennent qu'un rôle subalterne dans le drame allemand actuel, à un moment où la situation économique est profondément révolutionnaire, et où le nombre des chômeurs atteint 6 millions.

Le gouvernement des barons — le cabinet von Papen-von Schleicher-von Gayl, qui est puisé parmi les conservateurs de la vieille Prusse, féru, disent-ils, d'ordre et de légalité — piétine systématiquement cette légalité. La Constitution n'est plus à ses yeux qu'un chiffon de papier. Il se moque de la majorité parlementaire. Il procède par décrets ; il se prépare à réformer la loi électorale par dessus la tête de ceux qui ont, qualité pour le faire. Quelles armes il donne à la révolution future !

Hitler et ses lieutenants, qui se présentaient comme les émules de Mussolini, ne comptaient que sur la force. Depuis un an, ils tiennent l'Allemagne sous la menace d'un coup d'État, que d'ailleurs ils n'ont jamais accompli. On a attendu ce coup d'État au lendemain des élections prussiennes, et dans la nuit qui suivit les élections du Reichstag. Hitler et ses lieutenants n'ont pas osé. Ils redoutaient l'entrée en ligne de la Reichswehr qu'animait von Schleicher. Maintenant ils s'abritent derrière la légalité et se flattent de triompher par elle. Le statut de Weimar qu'ils détestent, et auquel ils ont lancé l'anathème, est devenu leur bouclier. Depuis quinze jours, ils se sont évertués à former une majorité au Reichstag pour renverser von Papen et prendre le pouvoir. Ainsi s'expliquent leurs maquignonnages avec Brüning, qui jusqu'en juin était à leurs yeux l'homme à abattre.

Paradoxale est l'attitude des catholiques, gens de marchandages parlementaires, ennemis du tumulte, des mobilisations apparentes et des violences, et dont les chefs formés aux disciplines traditionnelles des clergés séculier et régulier, préfèrent l'action dans l'ombre. Entre eux et le Centre il semblait qu'il n'y eût point de contact. Ils se sont cependant entendus comme larrons en foire avec Brüning et Kaas. C'est le cas de dire : jusqu'à quand ? Car le Centre catholique n'acceptera à aucun prix qu'on l'élimine du pouvoir, auquel il a participé sous le nouveau régime comme sous l'ancien, et les nazis revendiquent le pouvoir tout entier. La rupture suivra de près l'alliance. Elle serait même probablement immédiate, si une combinaison droite et centre s'installait demain aux affaires.

Telles étaient cependant les positions, lorsque s'est ouverte la journée du 30 août qui, selon la grande presse, devait être historique outre-Rhin. Mais il y a eu dans ces derniers temps beaucoup de journées historiques en Allemagne, et la situation s'est de plus en plus obscurcie. Il ne s'est encore trouvé personne pour trancher le nœud gordien on a entendu des menaces, des plaintes, des condamnations. Aucun acte décisif ne s'est produit.

Mais il faut revenir sur cette journée du 30 août. Elle a été caractérisée par trois faits importants : 1° von Papen, von Schleicher et von Gayl qui s'étaient rendus à Neudeck, chez Hindenburg, en sont revenus avec un décret de dissolution. On avait dit qu'ils auraient à plaider leur cause devant le maréchal. Il n'en était rien. Il y avait en réalité, harmonie préalable. Depuis plusieurs mois, Hindenburg n'envoie d'autre solution qu'un cabinet présidentiel, c'est-à-dire formé d'hommes de sa confiance et qui se placeraient au-dessus des partis. Ce cabinet ferait une politique agrarienne, féodale, nationaliste, anti-ouvrière et capable de préparer la restauration des Hohenzollern, mais les nazis seraient soigneusement tenus à l'écart, parce qu'ils ont à un instant paru menaçants pour la grande propriété. Telle était exactement la conception de von Papen qui, en d'autres temps, n'eût jamais songé à devenir chancelier, de von Schleicher qui s'enveloppe de sa Reichswehr, et de von Gayl, le représentant des cercles aristocratiques. Ils ne veulent plus s'en aller, et von Schleicher a toujours répété que le cabinet vivrait plusieurs années.

Le chancelier dissoudra donc le Reichstag quand il le voudra, et non seulement il le dissoudra, mais pour l'élection de l'assemblée suivante, il modifiera la loi à sa guise. Il tient l'épée suspendue sur la tête des députés. Ou ils s'inclineront devant l'exécutif ou ils périront. Il faudra bien qu'ils prennent position quand le Reichstag se réunira de nouveau dans quelques jours.

2° La majorité de l'assemblée a indiqué son orientation. La désignation du bureau a marqué cette tendance. Normalement le premier vice-président eût dû être un social-démocrate. Le bureau comprend outre le président hitlérien Goehring, un catholique, un national allemand et un populiste bavarois (les populistes bavarois votent avec le Centre). Goehring a réuni 367 voix : c'est la majorité droite et centre. Si l'on ajoute à ces 367 voix celles qu'ont obtenues le social-démocrate et le communiste, il ne reste plus rien pour le gouvernement : tout au plus peut-on extraire de la majorité de Goehring quelque 40 partisans de Hugenberg.

Voilà donc un Reichstag à peu près intégralement hostile au cabinet : ou bien il tâchera de jeter bas celui-

ci, et sur l'heure il sera congédié, ou bien il capitulera, et c'est la fin du hitlérisme.

3° Le Landtag de Prusse s'est réuni le même jour que le Reichstag. On sait que sa composition est analogue à celle de cette assemblée. Pour lui marquer son mépris, le commissaire du Reich, Bracht, s'est abstenu de paraître devant lui. Le Landtag a répondu à cette attitude par une série de votes qui constituaient autant de défis. Il faudra donc dissoudre le Landtag en même temps que le Reichstag.

Telle est, au lendemain du 30 août, la situation générale de l'Allemagne.

La classe ouvrière entre les deux réactions — réaction présidentielle et réaction hitlérienne — est appelée à une heure quelconque à jouer un rôle décisif. Elle le jouera, si elle comprend la nécessité du regroupement. Un prolétariat aussi nombreux ne peut rester neutre.

La querelle américano-japonaise doit être suivie avec soin. C'est d'elle que risque de sortir le conflit de demain

Les éléments d'un grand conflit du Pacifique se groupent sous nos yeux. On ne répètera jamais assez que les périls de guerre ne sont pas tous en Europe, malgré le déchaînement des fascismes, des impérialismes et des nationalismes. Les événements qui se déroulent, depuis un an, en Extrême-Orient, sont d'une gravité primordiale et ce n'est point parce qu'à tel ou tel moment des polémiques sommeillent, que les cas litigieux sont tranchés.

L'Amérique et le Japon restent face à face, dans un antagonisme qui apparaît irréductible. Ils ne se disputent pas seulement la domination du grand océan, mais encore le marché chinois, l'un des plus vastes du monde, est l'objet de leurs convoitises rivales. Il est déjà surprenant que le gouvernement de Washington, l'an dernier, se soit borné à donner un avertissement à l'Empire nippon, quand celui-ci s'est emparé, pièce par pièce, de la Mandchourie. Si le Japon a rappelé ses troupes de la banlieue de Shanghai, c'est peut-être parce qu'il redoutait une coalition anglo-américaine contre lui, c'est peut-être aussi parce qu'il méditait à ce moment une agression ou contre la province maritime (Vladivostok) ou contre la Sibirie Orientale et qu'il savait l'U.R.S.S. prête à la résistance. L'histoire des tractations diplomatiques, qui ont eu lieu entre les grandes puissances touchant la Mandchourie, est encore peu connue. Il y a de tels enchevêtrements d'intérêts, et tant d'engagements secrets, que les chancelleries jugent

utile de s'enfermer dans le mystère jusqu'au bout. Si le rapport de la commission Lytton est vraiment discuté par la S.D.N., ce rapport qui dénonce la responsabilité du Japon dans la crise extrême-orientale, et s'il est complété par certains éclaircissements nécessaires, nous assisterons à de curieuses confrontations mais, précisément pour ce motif, on tâchera d'étouffer ou d'étriquer le débat.

Aboutira-t-on à cette fin, en présence des attitudes actuelles de l'Amérique et du Japon ? C'est une question.

Au début d'août le cabinet de Tokio annonce qu'il va reconnaître la Mandchourie comme Etat indépendant. Chacun discerne ce que cette expression signifie. Elle veut dire que le Japon exercera son protectorat sur la Mandchourie, et les détails, qui ont été publiés sur son traité avec les autorités mandchoues, nous renseignent suffisamment à cet égard. C'est alors que MM. Stimson et Hoover dénoncent la politique nipponne comme contraire à la déclaration Kellogg. Le 26 août, le comte Uchida, ministre des Affaires étrangères japonais, proclame que le gouvernement poursuivra l'exécution de ses plans à Moukden. Aucun conflit ne pourrait se poser avec plus de précision. Normalement l'Amérique doit enjoindre au Japon d'évacuer la Mandchourie où il s'organise militairement et administrativement. C'est lorsque cette injonction se formulera, que les choses prendront tournure.

La République espagnole restée jusqu'ici bourgeoise se résoudra-t-elle enfin à devenir sociale ?

La République espagnole a surmonté un nouvel assaut monarchiste et prétorien. Chaque fois que les factions déchues la menacent, elle fait appel aux masses populaires. Lorsque le péril est passé, elle se retourne contre ces masses. Elle traite beaucoup plus mal les prolétaires qui crient famine que les généraux de pronunciamientos.

Mais ce jeu ne peut durer indéfiniment. Les journaux conservateurs français avertissent les dirigeants espagnols que le véritable ennemi pour eux est à gauche. En réalité la république a été une déception pour les travailleurs des villes et des campagnes, qui en attendaient d'autres conditions d'existence. Tout ce que Marx a écrit sur la révolution française de 1848 s'applique à la révolution espagnole de 1931. Jusqu'ici, les véritables artisans de la République ont été payés d'ingratitude par elle et, de plus en plus, la bataille, qui a été entre la monarchie d'abord et le nouveau régime, se déploiera entre ce régime et le prolétariat soucieux de s'affranchir. Verra-t-on alors Alcalá Zamora faire appel à Sanjurjo ?

Un gouvernement ne peut vivre avec 1 ou 2 voix de majorité, le sort du cabinet autrichien reste précaire.

Le chancelier autrichien Dollfus a réussi à obtenir d'abord 1, puis 2 voix de majorité en faveur du protocole de Lausanne (emprunt d'un milliard pour l'Autriche, sous réserve qu'elle renoncera au pacte douanier avec l'Allemagne).

C'est une situation bien instable. Mais tout est paradoxal à Vienne où les social-démocrates s'allient aux pangermanistes contre les chrétiens sociaux et les agrariens. Il est possible, dit-on, que les pangermanistes, maintenant, s'associent aux chrétiens sociaux et aux agrariens contre les social-démocrates. Il n'est pas dit que ceux-ci, isolés, comme le veut la logique de la lutte sociale, ne puiseront pas un régime de force dans cet isolement. Partout ou à peu près, à l'heure actuelle, le socialisme est contraint de rompre ses arrangements gouvernementaux avec les partis bourgeois. Voyez l'Angleterre, l'Allemagne et la Belgique...

Les conflits du travail aux Etats-Unis

La Monthly Labour Review de juin 1932 publie une étude faite d'après les données du bureau des statistiques du travail des Etats-Unis sur les conflits du travail (grèves et lock-out). Nous retiendrons les données pour la période 1919-1931 :

Année	Nombre des conflits	Nombre des participants
1919	3.630	4.160.348
1920	3.411	1.463.054
1921	2.385	1.099.247
1922	1.112	1.612.562
1923	1.553	756.584
1924	1.249	654.641
1925	1.301	428.416
1926	1.035	329.434
1927	734	349.494
1928	629	359.145
1929	903	230.463
1930	653	158.114
1931	894	279.299

Cette statistique impose quelques remarques sur les rapports entre la crise économique et l'action ouvrière. Entre 1930 et 1931, le nombre des chômeurs aux Etats-Unis est monté rapidement vers les 8 millions. Or, le nombre des conflits en 1930 a été inférieur à celui de 1929. En 1931, il y a eu une légère reprise, mais sans aucune proportion avec la gravité de la crise. Et le nombre des ouvriers en lutte est resté, en 1931, inférieur à celui des années 1927-1928, années de la « prospérité ». La crise économique n'est donc pas un facteur décisif de l'essor révolutionnaire, loin de là. Les éléments psychologiques jouent un rôle énorme, comme le prouvent les données des années 1919-1922, où le mouvement ouvrier a traduit la tension des intérêts de classe de l'immédiat après-guerre.



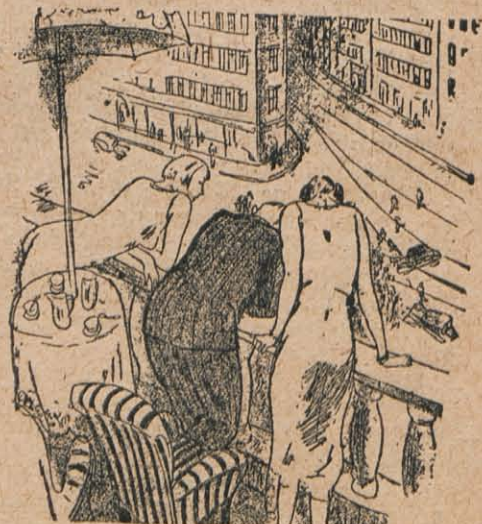
— Vois-tu, si nos parents n'avaient pas voté pour des partis ennemis, comme nous pourrions être heureux !
(Simplicissimus).



SITUATION BIEN DIFFICILE...
Mac Donald qui voudrait intervenir dans la grève des tisseurs s'effraye de voir les patrons déjà bien embarrassés...
(Guérin Meschino).



ÇA VAUDRAIT LA PEINE, EVIDEMMENT, DE CHANGER DE GOUVERNEMENT...
Dans une prison espagnole : — Quel dommage que la monarchie ne revienne pas ! avec toutes les relations qu'on se fait ici, maintenant !
(Luz, Madrid).



— Dis-donc, Fritz, qu'est-ce qu'il a écrasé ? — Sais pas, sans doute encore un communiste.
(Simplicissimus, Munich).

Le Concours Lépine

Une heure au Royaume du "bricolage"

L'ouvrier, l'artisan, l'employé français aiment *bricoler*.

La « bricole », ce mot évoque les samedis et les dimanches de repos, où l'homme s'amuse à construire, à réparer, à inventer, penché sur le tour, l'établi, ou la table familiale.

C'est, sans doute, de ces journées ou de ces veilles que sortent plusieurs des multiples inventions qui se rangent dans ce hall. C'est aussi, peut-être, ce qui explique l'atmosphère populaire de curiosité et de sympathie qui les entoure.

L'esprit parisien aime l'ingéniosité mécanique, la petite trouvaille qui brise habilement le jeu du robinet, qui pèle la pomme de terre en un éclair, qui remplace par une vraie *douche* pratique la salle de bains absente (en ce pays où la salle de bains est encore considérée comme un luxe...). Et tant d'autres petites inventions, nées de l'esprit fertile d'un artisan tenace, trouvailles souvent utiles et neuves, souvent bizarres aussi.

Un haut-parleur lance un air plein de vigueur sonore dans ce grand hall qui semble, tout de même, moins fréquenté que les autres années. Crise dans la vente, nous dit-on aussi. Et pourtant, l'invention ne chôme pas. Ah ! le regard brillant, ardent, presque inspiré de ce petit inventeur qui explique sa trouvaille :

— Tenez... vous mettez votre lampe ainsi... vous actionnez un petit levier... vous réglez le rayonnement de votre éclairage... comme vous voulez... C'était simple, mais il fallait y songer...

Il fallait y songer... Nous ne savons pas s'il fallait absolument y songer; tout ce que nous voyons, c'est qu'il y a songé, lui, et qu'il en est heureux comme d'un beau songe plein d'avenir.

Soigneusement, des visiteurs en casquette prennent des prospectus, tous les prospectus, les plient, et les rangent dans leur poche. On étudiera ça à loisir, à la maison... Certains, un peu honteux de ne pas acheter après avoir écouté l'explication, après avoir *fatigué* le vendeur, disent timidement :

— On reviendra...

Et le marchand, qui sait à quoi s'en tenir, dit cordialement résigné :

— C'est ça!... Vous reviendrez. Sans faute, hein?

Il y a des jouets, beaucoup de jouets... C'est là qu'on trouve des trésors d'ingéniosité, dans les toupies sautantes, dansantes, ronronnantes qu'on fait tourner dans la main, qu'on lance en l'air, qu'on rattrape, et qui toujours dansent et ronronnent; dans les poupées qui font toutes seules un bal étrange au milieu d'une grande table cirée; dans ces beaux poissons en métal

rouge qui nagent tout seuls, dans un vrai bocal d'eau, grâce à leur silencieux ressort.

Mais il y a foule surtout autour des cent petits appareils qui, tous, se vantent, souvent à bon droit, de faire *moitié moins* de dépense et *moitié plus* de sécurité en ce qui concerne le gaz, l'eau, le chauffage, l'électricité, la cuisson des aliments, etc. C'est le grand succès du Concours Lépine, ces petits auxiliaires de la vie économique... Ils feraient presque oublier la vie chère... Avec l'appareil X, dépenser devient un plaisir...

Il y a des lampes qui sont en même temps des signets de livre, des réveils qui s'ajustent avec des cafetières, et qui font chauffer le café en même temps qu'ils vous tirent du lit; il y a une belle petite tour lumineuse, un échantillon d'une minuterie *garantie vingt ans*. Il y a une toute petite pomme d'arrosoir au bout d'un minuscule caoutchouc, et cela, tout d'un coup, s'épanouit en une grande douche, à prendre chez soi, dans sa cuisine. Il y a, en de séduisantes et brillantes petites maquettes tout un système d'avertisseurs pour passages à niveau; des cuiseurs à tube *éjecteur*, des moustiquaires pour appartement, des tours-drille portatifs, du citron en poudre, des jeux sportifs en chambre, des chaises pratiques et perfectionnées, du miel parfait, etc. Que n'y a-t-il pas au Concours Lépine? Il y a même, pour les grandes chasses exotiques, des modèles de cages à fauves, défiant toute concurrence!

Les inventeurs qui veillent derrière leurs stands, ont de bons visages, avec des moustaches et des petites barbes poivre et sel; ou bien, ils sont jeunes et modernes, comme



celui-là qui invente le jeu de trois damiers, ou bien encore un jeu scientifique de mécano, ou de radio.

Mais des sons cristallins nous attirent. Nous approchons, et nous lisons : *Tous musiciens avec la cithare*. Des vendeuses suscitent notre admiration par la dextérité avec laquelle elles jouent des rengaines sur des cordes, suivant simplement une ligne de points et de traits, correspondant à chaque corde. Des clients éventuels s'essayent sur la cithare. Et voici, visage épanoui d'aise, un monsieur qui, tout seul, a trouvé *Valencia* sur les cordes... Tous musiciens, vous dis-je.

Un étalage indique comment être irrésistible en société; il y a là de la poudre à gratter *extra-forte*, de la *poudre à faire miauler les chats*, et des *bonbons pour rendre amoureux*. Que vous faut-il de plus? Tout cela à côté d'une belle salle à manger, style *hideux* dont le vendeur s'apprête à faire photographier la splendeur.

Certes, il y aurait encore beaucoup à faire pour, au milieu de cent petites inventions utiles, réagir contre le mauvais goût anarchique et la vanité de bien des choses qu'on expose ici. Cela est une autre histoire, et il faudrait alors parler d'une *éducation artistique et domestique* dans le foyer du travailleur. Il y a, comme on pense, de problèmes plus pressants, plus tragiques...

En attendant, vous pourriez toujours admirer sous une vitrine les couleurs de ce pull-over dont on vous dit, en une pancarte :

Pull-over en tresses de plusieurs couleurs et de deux largeurs, pour obtenir un effet de bayadère, ce qui donne aussi une allure du genre sport.

Mais il y tout au Concours Lépine... Même ceci :

De beaux crucifix tout brillant d'un métal inoxydable neuf, éclatant, triomphal, et qui s'alignent sous cet avis engageant :

HONOREZ VOS MORTS
AVEC
LA VRAIE CROIX
INALTÉRABLE

G. A.

NOS CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, COLONIES, BELGIQUE 1 an 66 francs 6 mois 33 francs
UNION POSTALE 1 an 90 — 6 mois 45 —
AUTRES PAYS 1 an 106 — 6 mois 53 —

L'abonnement à MONDE est payable au choix des abonnés, soit en un seul versement qui doit accompagner l'envoi de l'abonnement, soit en cinq versements échelonnés s'il s'agit d'abonnés d'un an, soit en deux versements échelonnés s'il s'agit d'abonnés de six mois.

Abonnements d'un an : France et Colonies, Belgique, six versements de 11 francs. Union postale, six versements de 15 fr. Autres pays, six versements de 18 fr.

Abonnements de six mois : France et Colonies, Belgique, trois versements de 11 francs, Union postale, trois versements de 15 fr. Autres pays, trois versements de 18 fr.

Un premier versement doit toujours accompagner l'envoi de l'abonnement.

Chaque abonné qui nous transmettra deux abonnements nouveaux de six mois verra son abonnement prolongé gratuitement de six mois.

Pour deux abonnements nouveaux, l'abonnement sera prolongé gratuitement d'un an.

TOUS LES ABONNEMENTS D'UN AN ET DE SIX MOIS, payables en un seul versement, qui nous parviendront directement d'ici le 30 septembre, c'est-à-dire sans nous être transmis par l'intermédiaire de l'un de nos abonnés, seront intégralement remboursés par l'envoi pour les abonnements d'un an, de l'une des montres ci-dessous, à choisir. Montres inoxydables, livrées avec bon de garantie et vendues dans le commerce 70 francs. Pour les abonnements de six mois, d'un stylo, vendu dans le commerce 30 francs.

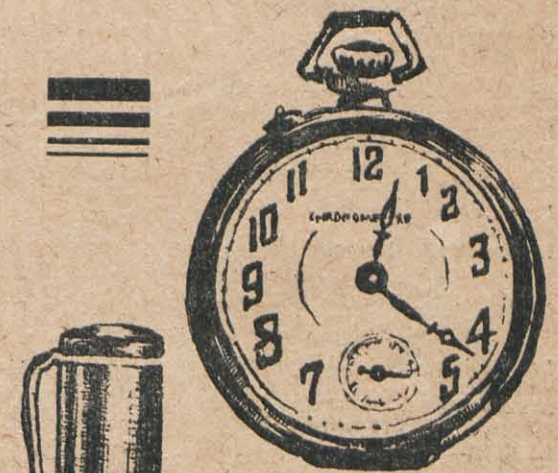
Nous insistons beaucoup sur le fait que les abonnements avec prime doivent nous parvenir avant le 30 septembre. Cette date du 30 septembre ne sera sous aucun prétexte prolongée.

Les anciens abonnés qui se réabonneront pour un an d'ici le 30 septembre, par anticipation, auront droit à la même prime.

JOINDRE DEUX FRANCS POUR FRAIS D'ENVOI RECOMMANDE.

Nous demandons pour l'expédition des primes un délai qui peut varier entre deux et quatre semaines.

Les primes parvenant en mauvais état, du fait de l'expédition, sont immédiatement remplacées.



Chronomètre homme



SIX MOIS



Montre-bracelet homme cadran lumineux livré avec bracelet cuir.



Montre-bracelet dame livré avec bracelet cuir.

UN AN

ABONNEMENTS DE VACANCES

Si vous voulez que « MONDE » vous parvienne régulièrement pendant les mois de Juillet, août, septembre et octobre, nous vous conseillons d'utiliser nos

ABONNEMENTS DE VACANCES
1 MOIS : 6 FRANCS
2 MOIS : 12 FRANCS

Ces abonnements spéciaux partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

Ecrivez à l'administration de « Monde », 50, rue Etienne-Marcel, 50, Paris (2^e).
Chèque postal 1219-02

Pour frais de changement d'adresse, joindre 1 franc en timbres poste.

Pour les 50.000 francs de MONDE

11^e liste de souscription

- Total des 11 premières listes 30.377 75
- Auclerc, à Montaignet (B.-du-R.) 2 »
- Louis Souzy, pharmacien, Marseille 7 »
- A. Deteve, institut., à Roubaix (Nord) 10 »
- Coquelard et Gensac, à Villejuif (Sne) 20 »
- Martel, 20, av. S.-Boulevard, Paris 32 »
- Julien Blachon, La Motte-de-Galaure (Drôme) 5 »
- Pour l'unité des travailleurs, A. Guirec, Sotteville 5 »
- A. F. Clair, 3, cours de Rive, Genève (Suisse) 100 »
- Albert Ginet, Mâcon (S.-et-L.) 5 »

- H. Esnault, à St-Broladre (I.-et-V.).. 7 »
- Perdrisot, 33, rue des Thermes, Calais (P.-de-C.) 18 »
- Les Amis d'Henri Legay, Orléans 22 »
- Petrasch, 42, rue Nationale (S.-et-O.) 2 »
- Mme et M. Gire, à St-Avit (Drôme) 10 »
- Schumacher, à Sartrouville (S.-et-O.) 20 »
- Louis Dhe, à St-Denis (Seine)..... 10 »
- Reumanille, à Arles (B.-du-R.) 50 »
- Weindenmann, Chambéry (Savoie)..... 18 »
- Martin et Debost, La Sauvetat-du-Drop (L.-et-C.) 15 »
- Un carreleur italien 25 »
- F. Quelant, Genève (Suisse) 30 »

30.790 75

5.000 LECTEURS NOUVEUX permettraient de faire de **“MONDE” le plus grand hebdomadaire littéraire, politique et économique français.**

OFFICE DE LIBRAIRIE DE "MONDE"

LIVRES D'OCCASION, EDITIONS ORIGINALES

Tous les ouvrages annoncés sont garantis en bon état. Les envois sont payables en chèques ou mandats sur Paris (c. c. Paris 1219.02). Les frais de port sont à la charge du destinataire. Nos abonnés reçoivent leur commande « franco ». Nous n'envoyons aucun ouvrage contre remboursement.

APPUHN (Charles). Spinoza. Paris. Delpeuch 1927 petit in-8 carré. Br. 12 fr. Ed. or. ex. sur vélin teinté publié à 20 fr.

AUDIN (Marius). Le Livre, son architecture, sa technique. Paris 1924, in-8 carré 30 fr. Intéressant ouvr. enrichi de 123 repr. Ex. sur alfa teinté.

BACHELIN (Henri). La Cornemuse de Saulieu. Paris 1935, in-12 br. 7 fr. Ed. or. num. sur alfa.

BACHELIN (Henri). Le Pêché de la Vierge. Paris 1923, in-12 br. 7 fr. Ed. or. num. sur alfa.

BACHELIN (Henri). La Vénus rustique. Paris 1926, in 12 br. 7 fr. Ed. or. num sur vélin.

BANVILLE (Théodore de). Le Quartier Latin et la Bibliothèque Ste-Genève. Paris, s. d. (1926), in-8 br. 7 fr. 50 Plaq. épuisée à tirage restreint.

BAZALGETTE (Léon). Camille Lemonnier. Paris 1910, in-12 br. 12 fr. Ed. or. num. sur Hollande.

BAZALGETTE (Léon). George Grosz, l'Homme et l'œuvre. Paris, les Ecrivains Réunis, 1925 pet. in-8 carré br. 40 fr. Ed. or. 30 reproductions de Grosz. L'un des 50 ex. num. sur Japon.

BEAUBOURG (Maurice). La Saison du Bois de Boulogne, suivie de « Les Joueurs de Boule de Saint-Mandé ».

Paris 1924, in-12 br. 7 fr. 50 Ed. or. sur alfa.

BEAUBOURG (Maurice). Madame Chicot. Paris 1923, in-12 br. 7 fr. 50 Ed. or.

BEAUBOURG (Maurice). Le Jeu de « Madame Malade ». Paris, Delpeuch, 1926, pet. in-8 carré br. 12 fr. Ouvrage orné de 43 dessins d'André Favory. Publié à 20 fr.

BENJAMIN (René). Minerve et le Charcutier. Paris 1926 in-8 br. 15 fr. Ed. en partie or. num. sur vélin.

BERT (Paul). Lamartine homme social Paris s. d. (1924) in-12 br. 6 fr.

BONAPARTE (Napoléon). Virilités. Paris, Sansot s. d. in-12 br. 10 fr.

BOULENGER (Jacques). Renan et ses critiques. Paris 1925, in-12 br. 10 fr. Ed. or. sur alfa.

GIRAUD (Victor). La Vie héroïque de Blaise Pascal. Paris, Crès 1923, in-12 br. Edition originale. Ex. num. sur vélin de Rives 20 fr.

FORT (Paul). L'Arbre à poèmes. Paris, Povolozky 1927, in-12 br. 6 fr. Ed. or. préc. d'une conférence d'André Fontaines sur l'auteur des « Balades françaises ».

GIRAUDOUX (Jean). Rues et Visages de Berlin, 18 eaux fortées en couleurs et nombr. dessins de Chas Laborde. Paris, Edit. de la Roseraie, in-ff. 1.000 fr. Magnifique édition. Ex. num. sur vélin d'Arches contenant les Eaux fortées en deux états (Edité à 2.000 francs).

NERVAL (Gérard de). Gérard de Nerval, le poète, l'homme, par Aristide Marie. Paris 1914, gr. in-8^o couv. forte rempl. 70 fr. Très bel ouvr. orné d'un portrait et de 24 pl. hors texte.

NION (F. de). Les tragiques travestis. Paris s. d. in-12 br. ill. en coul. Ed. or. 18 fr.

OZANAM (A.-F.). Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie depuis le VIII^e siècle jusqu'au XIII^e, avec des recherches sur le Moyen-Age italien. Paris 1897, in-8 br. couv. 20 fr. Reproduction en fac-similé de ce savant ouvrage.

Collection "Les Chefs-d'Œuvres Français" 1.25 Paris, Baudinière, Editeur. Petits volumes in-16 raisin cartonnés. Au lieu de 2 fr. 50. 1 fr. 25 le vol. 1.25

Madame d'Aulnoy
Contes de fées.

Balzac
Le Curé de Tours. — La Grande Bretèche.
L'Illustre Gaudissart.
Pierrette.
La Vendetta. — La Maison du Chat qui pelote.
La Fille aux yeux d'or. — Honorine.
La Fausse Maîtresse.

Barbey d'Aurevilly
Le plus bel amour de don Juan.

Chateaubriant
Les Aventures du dernier Abencérage.
Atala.

Corneille
Le Cid. — Horace.
Cinna.

Lamennais
Paroles d'un croyant.

Bernardin de Saint-Pierre
La Chaumière indienne.

Molière
Le Bourgeois gentilhomme.
Le Malade imaginaire.
Les Femmes savantes.
Le Misanthrope.
L'Ecole des femmes.
L'Ecole des maris. — Le Médecin malgré lui.

La Rochefoucauld
Maximes. — La Bibliothèque de mon oncle, par Topffer.

Madame de Sévigné
Lettres choisies.

Sedaine
Le Philosophe sans le savoir. — La Gageure imprévue.

Condorcet
La Vie de Voltaire.

Diderot
Le Neveu de Rameau.

Fénelon
L'Education des filles.

Léon Gozlan
Les Emotions de Polydore Marasquin.

Le Sage
Turcaret.

A. de Musset
On ne badine pas avec l'amour. — Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée.

Mimi Pinson.

Racine
Andromaque. — Esther.

E. Souvestre
Un philosophe sous les toits.
Le Secret du condottiere.

Topffer
Nouvelles genevoises.

Voisenon
Le Sultan Misapouf.

Béranger
Choix de chansons.

Xavier de Maistre
Voyages autour de ma chambre.

Marivaux
Les Fausses Confidences.
Les Serments indiscrets.

Moreau
Contes.

Mme Vigée-Lebrun
Souvenirs d'une artiste, suivis des Pages choisies de St-Evremond.

De Caylus
Œuvres badines

Gérard de Nerval
La Main enchantée. — Aurélia.
Les Nuits d'octobre. — Les Filles du feu.

Voltaire
Zadig. — La Vie privée d'un roi de Prusse.
L'Ingénu.

Ch. Nodier
Les Quatre Talismans. — Thérèse Aubert.
Contes de la reine de Navarre. — L'Heptaméron (choix).

Courier
Pamphlets. — Maximes et portraits de Vauvenargues.

Saint-Simon
Le Nouveau Christianisme. — Système phalanstérien.

René Bizot
Le Tendre Intérim.

Francis Carco
La Lumière noire. — La Mort de la sirène, par Rachilde.

Pierre Mac Orlan
La Chronique des jours désespérés, suivis de la Légende des gueux, par M. Schwob.

Descartes
Discours sur la méthode.

André Chénier
Elégies.

CANUDO. Héliène, Faust et Nous, Paris 1920, in-18 br. 4 fr.

CARCO (Francis). La Poésie, Paris 1919, in-16 br. 7 fr. 50

CARCO (Francis). Charles-Henry Hirsch, Paris, Sansot in-12 br. 15 fr. Ed. or. num. sur Hollande.

CARRICATURES Bac. Les Amants, 1 vol. La Comédie féminine, 1 vol. Des Images, 1 vol. Les Maîtresses, 1 vol. Paris 1897-1901, in-12 carré, chaque volume 10 fr. Chaque volume contient 100 dessins.

Henri Boutet. Idylles modernes, Paris s. d. in-1^o couv. ill., suite de 10 lithographies 10 fr.

John Grand Carlier. Le jeune premier de l'Europe (Alphonse XIII), 250 caricatures, 1 volume.

Nicolas II, 250 caricatures, 1 vol. L'Oncle de l'Europe (Edouard VII), 250 caricatures, 1 volume, Paris s. d. in-12 br. couv. ill., chaque vol. 10 fr.

Albert Guillaume. — Les Unes et les Autres, 100 caricatures, Paris 1905 pet. in-8 carré br. 12 fr.

COLLECTION "Les Neuf Muses", Paris Hazan 1928-1929, Vol. pet. in-8 carr. br. L'ex. num. sur vergé. Ed. orig.

1. **Philippe SOUPAULT**, Terpsichore ou de la Danse 6 fr.

2. **Roger ALLARD**, Calliope ou du Sublime, 1 vol. 6 fr.

3. **Jean PREVOST**, Polymnie ou les Arts mimiques et le Cinéma, 6 fr.

4. **André CHAMSON**, Cléo ou l'Histoire sans les Historiens 6 fr.

5. **Pierre Mac ORLAN**, Uranie ou l'Astronomie sentimentale 10 fr.

Publication intégrale de cette collection qui devait au début former 9 volumes. Chaque volume est présenté d'une façon parfaite tant au point de vue papier qu'au point de vue typographie.

CONSTANT (Benjamin). Adolphe, Paris 1922 in-12 br. 10 fr.

COQUIOT (Gustave). Des peintres maudits, Des gloires déboulonnées, Maurice Utrillo, Paris, Delpeuch, 1921-1925, 3 vol. in-12, chaque vol. 7 fr.

ELDER (Marc). Gabriel Belot, Paris, Delpeuch 1927, gr. in-8 carré. 20 fr. Bel ouvrage orné de 40 reproductions publiées à 30 francs.

EROTICA Selecta (Collection), Paris, Sansot 1907-1911, vol. in-16 br. tirage restr. sur vergé teinté.

Les Satyres du Sieur de Digogne, choisies par Fernand Fleuret 12 fr.

Epigrammes de J.-B. Rousseau, précédées d'un avant-propos par un Bibliophile Parisien 12 fr.

Mayer de St-Paul. Le Désœuvré ou l'Espion du Boulevard du Temple. Chronique scandaleuse des Petits Théâtres 12 fr.

HOLBEIN, Hans Holbein le Jeune, L'Œuvre du maître, Paris 1912, in-8 rel. pl. de l'édit. fers spec. tête dorée, tr. jasp. 100 fr. Bel ouvrage enrichi de 252 reprod. à pleines pages.

HUBERT (René). D'Holbach et ses Amis, Paris, Delpeuch 1928, pet. in-8 carré br. 12 fr. Ex. sur vélin teinté. Publié à 20 fr.

IBSEN (Henrik). Maison de Poupée, Paris, coll. « Théâtre d'Art », 1923, in-8 br. un des 100 ex. sur grand vélin de Rives, orné de nombr. vignettes et d'un portrait tiré sur Japon. Edité à 60 francs. 30 fr.

LORRAIN (Jean). Du temps que les bêtes parlaient. Paris, Le Courrier Français, s. d. in-12 br. 10 fr. Ed. or. de ces intéressants portraits littéraires et mondains du Paris d'hier. Préface de Paul Adam.

LORRAIN (Jean). Heures de Corse, Paris, Sansot, 1912, in-18 br. 5 fr.

LUCIEN. Dialogues des Courtisanes, suivi des Dialogues des Dieux, orné de 8 ill. de Courbouleix, Paris 1921, in-12 10 fr.

MAC ORLAN (Pierre). Le Chant de l'Equipage. Edition Crès. Ex. sur vélin du Marais 25 fr.

MAC ORLAN (Pierre). Légionnaires, éd. or. Ex. num. sur alfa 30 fr.

MAC ORLAN (Pierre). Rue Saint-Vincent, éd. or. ex. num. sur alfa 20 fr.

MAC ORLAN (Pierre). Les Vrais Mémoires de Fanny Hill. Paris, Trémois (14x19) illustr. de dessins de l'auteur. Ed. or. Ex. num. sur vélin 30 fr.

MAETERLINCK (Maurice). Morceaux choisis, intr. de Georgette Leblanc, 1 vol. rel. pl. toile (Nelson) ... 6 fr.

MARGIOTTA (Domenico). Le Palladium, Culte de Satan-Lucifer dans les Triangles Maçonniques 1895, pet. in-8 br. 15 fr. Ouvrage épuisé et réputé assez rare. Nomb. documents inédits et repr. grav.

MAURIAC (François). Trois grands hommes devant Dieu (Molière, Rousseau, Flaubert). Ed. or. ill. de Poitevin. Ex. num. sur alfa 20 fr.

MAURIAC (François). Dieu et Mammou, éd. or. ill. Ex. num. sur alfa 20 fr.

MERIMEE (Prosper). La Vénus d'Ile, Servant, éditeur (1925). Beau vol. in-8 contenant 16 bois et 69 dessins de Max. Vox. Ex. num. sur Arches. (Edité à 200 fr.) 60 fr.

MISTRAL (Frédéric). Mémoires et Ré-cits. Bel ouvrage (14x20) de 224 pp. contenant de nombr. ill. Crès, éditeur. Ex. num. sur vergé de Rives (Au lieu de 150 fr.) 100 fr.

MUCHA (Alphonse). Numéro spécial de « La Plume », Paris 1897, in-4^o br. 12 fr. 127 illustr. et de nombreux textes.

PELADAN. Les Amants de Pise, un vol. r. pl. toile (Nelson) 6 fr.

POUCHKINE. Rouslane et Ludmille, trad. par Vera Starkoff, Paris 1898, pet. in-4^o, br. Ed. or. ill. par Marie Egoroff 15 fr.

POZNER (Vladimir). Anthologie de la prose russe contemporaine. Paris 1929, pet. in-8^o carré, br. 12 fr. Ed. or. Beau vol. sur vergé publié à 20 francs.

RATHENAU (Walter). La triple révolution, Paris 1921, in-12 br. 10 fr. Ed. or. de la traduction de David Rogel.

SCHWOB (Marcel). Œuvres complètes (1867-1905), Paris 1927-1929, 10 vol. pet. in-8 br. ex. sur papier vergé Navarre 400 fr.

STENDHAL. Racine et Shakespeare ou réponse au manifeste contre le Romantisme, Paris « Le Livre » 1927, in-8 br. Bel ouvrage n. sur vélin d'Arches, orné de vignettes. Publié à 100 fr. 30 fr.

SUTTER-LAUMANN. Histoire d'un trente sous (1870-1871). Paris 1891, in-12 br. 12 fr. Histoire d'un garde national pendant le siège de Paris.

SWIFT (Jonathan). Le Conte du Tonneau, Paris 1911 in-12 br. couv. portrait. De la Collection des Curiosités et pages inconnues 10 fr.

TAILHADE (Laurent). Les plus belles pages de Laurent Tailhade, choisies et réunies par Mme L. Tailhade, Préface de F. Kolney, Paris, Quignon 1928, in-12 br. 12 fr. Fort vol. de près de 700 p. Bon choix de vers et de prose. Publié à 20 fr.

TAILHADE (Laurent). Epîtres des hommes obscurs, trad. par L. Tailhade, Paris 1924, in-12 br. 7 fr.

THERIVE (André). Le retour d'Amazon ou une Histoire de la Littérature française, Paris « Le Livre » 1926, pet. in-8 carré 10 fr. Publié à l'époque à 15 francs.

VALLÉRY-RADOT (René). La Vie de Pasteur, Paris 1921 in-12 rel. pl. percal bleue, tr. bleues 20 fr. Edition conforme à celle de 1900.

VERHAEREN (Emile). Le Cloître, un vol. in-8. Coll. « Le Théâtre d'Art ». Ex. num. sur Rives 20 fr.

VIGNY (A. de). Poésies, Lyon, Lardanchet 1922, petit in-8 br. Ex. sur vélin num. 60 fr.

VIOLLET-LE-DUC. Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du XI^e au XVII^e siècle. 10 vol. in-8 br. ill. de 3.745 gravures. Ens. 450 fr.

WERTH (Léon). Le Monde et la Ville, éd. ord. 7 fr.

WILDE (Oscar). La Maison des Grenades, Paris 1924, pet. in-8 carré. Trad. de G. Knapoff. Préf. de Henri de Régnier. Ex. num. sur Rives. Nomb. bois colorés de C. Le Breton 40 fr.

POUR LE SPORT LE TOURISME LE TRAVAIL

LES DERNIÈRES CRÉATIONS DES USINES LYNDA

TOUTES NOS FABRICATIONS SONT GARANTIES 10 ANS

L'HEURE ET LE FEU

LA MONTRE-BRIQUET estampillé semi-automatique **50.** GARANTI 10 ANS

Même modèle sans montre Envoi contre remboursement **10.**

Dépôt à PARIS, 75, RUE LAFAYETTE (Métro Cador)

USINES IC LYNDA, MORTEAU (près Besançon)

SUPERBE CHRONOMÈTRE protégé hermétique, mouvement soigné à rubisen Chrome, décor mode. **59.**

Spiral Chronométrique **69.**

Modèle spécial pour Dame. . . **79.**

PRIX IMBATTABLES!!!

Prêt à l'utilisation comme pendulette

À la sortie de la poche ou du sac

BIBLIOGRAPHIE DE LA SEMAINE

COMMERCE, FINANCES

GAILLARD (Emile). — La Société anonyme de demain. (25,5/16,5), 264 p. (500 gr.). Br. : 15 fr. (Libr. du Recueil Sirey).

DROIT.

N... — Annuaire de l'Institut International de droit public. 1932 in-12. 938 p. Rel. pleine toile : 130 fr. (Presses Univers. de France).

HISTOIRE

BERTHET-LELIEUX (François). — Le vrai prince Napoléon. In-8 330 p. Br. sur alfa. 20 fr. (B. Grasset).

FUNCK-BRENTANO (Frantz). — Les Secrets de la Bastille. Coll. Hier et Aujourd'hui. 13,5/18. 128 p. (134 gr.). Br. : 3 fr. 75. (E. Flammarion).

TINAYRE (Marcelle). — Madame de Pompadour. Coll. Hier et Aujourd'hui. (13,5-18). 128 p. (134 gr.). Br. : 3 fr. 75. (E. Flammarion).

LITTÉRATURE

CORDAY (Michel). — L'Envers de la guerre Tome II. Coll. in-18. (12/19). 294 p. (300 gr.). Br. : 12 fr. (E. Flammarion).

MISSOFFE (Michel). — Gyp et ses amis. (12/19). 264 p. (190 gr.). Br. : 12 fr. (E. Flammarion).

HAMP (Pierre). — Dieu est plus grand (12/19). Br. : 12 fr. (E. Flammarion).

SCIENCES ÉCONOMIQUES, SOCIALES ET POLITIQUES

GORDON (Ezékiel). — Les Nouvelles Constitutions européennes et le Rôle du Chef de

l'Etat. Coll. Institut de droit comparé de l'Université de Paris. (14,5/23). 436 p. (550 gr.). Br. : 50 fr. (Libr. du Recueil Sirey).

N... — Résultats statistiques du recensement général de la population du 7 mars 1925. Tome IV. Coll. Statistique générale de la France. (22/27). 208 p. Br. : 50 fr. (Berger-Levrault).

N... — Statistique du mouvement de la population. Nouv. série IX. Année 1929. Coll. Statistique générale de la France. (17,5/25,5). LXXXIII-88. Br. : 35 fr. (Berger-Levrault).

POSADA (Adolfo). — La Nouvelle Constitution en Espagne. Coll. Bibliothèque consti-

tutionnelle. (13,5/20,5). 296 p. (385 gr.). Br. : 32 fr. (Libr. du Recueil Sirey).

VOYAGES, TOURISME

BLASCO-IBANEZ (V.). — Chine. Coll. Hier et Aujourd'hui (13,5/18). 128 p. (134 gr.). Br. : 3 fr. 75. (E. Flammarion).

FARRERE (Claude). — L'Atlantique en rond. Coll. in-18* (12/19). 252 p. (181 gr.). Br. : 12 fr. (E. Flammarion).

MORAND (Paul). — A. O. F. De Paris à Tombouctou. Coll. Hier et Aujourd'hui (13,5/18). 128 p. (134 gr.). Br. : 3 fr. 75. (E. Flammarion).

Le Directeur-Gérant : Henri BARBUSSE.

Imprimerie Centrale de la Bourse 417, rue Réaumur, Paris